La Revue Théâtrale

Abonnements & Vente à la Librairie du FIGARO,
26, Rue Drouot. Paris

Nouvelle Série N° 17

Prix net: 1f.50
Etranger: 2 Frs

Cautin & Berger.

Mr MOUNET-SULLY
(Hamlet)

LE FIGARO

GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A SIX PAGES

DIRECTEUR-GÉRANT : Gaston CALMETTE

EMILE OLLIVIER, VICTORIEN SARDOU, JULES CLARETIE, EDMOND ROSTAND, de l'Académie française ;
MARCEL PRÉVOST, MAURICE MAETERLINCK, A. CLAVEAU, GEORGES OHNET, JULES ROCHE, EMMANUEL ARÈNE, ALFRED CAPUS, MAURICE DONNAY, GASTON DESCHAMPS, EDOUARD ROD, ETIENNE GROSCLAUDE, ABEL HERMANT, PAUL STRAUSS, FRANCIS CHEVASSU, ERNEST DAUDET, FRANCIS JAMES, FŒMINA, HENRY BORDEAUX, PIERRE DE COUBERTIN, GABRIEL DE LA ROCHEFOUCAULD, LE PASSANT, etc.

Le Figaro publie chaque samedi une page de musique.

Le Salon des Abonnés créé par la gérance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire toute leur correspondance et y trouver tous les journaux étrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois, des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnés que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ

La publicité du **Figaro** est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays

ABONNEMENTS DU " FIGARO "

Paris, Seine et Seine-et-Oise : **60** francs par an avec la prime mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — — Six mois : **30** francs. — Trois mois : **15** francs.
Départements : **75** francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— Six mois : **37** fr. **50**. — Trois mois : **18** fr. **75**
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie
Étranger (Union postale) : **86** francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — Six mois : **46** francs — Trois mois : **21** fr. **60**
Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, PUBLICITÉ ET PETITES ANNONCES
à l'Hôtel du " Figaro ", 26, Rue Drouot, PARIS

Le **FIGARO-MODES** *mensuel est servi* **GRATUITEMENT** *à tous les abonnés d'un an du journal* **LE FIGARO**
(Prix du numéro : **2** fr. net ; à l'étranger : **2** fr. **50**
Abonnement : **22** fr. ; Départements, **24** fr. ; Étranger **28** (francs).

Le **FIGARO ILLUSTRÉ** *mensuel, superbe revue artistique avec nombreuses planches en couleurs. Cette année — qui est la vingt-deuxième depuis son apparition — la direction du* **FIGARO** *a fait de nouveaux sacrifices pour augmenter encore l'éclat de cette magnifique publication. La direction en est confiée à M. Roger Millès, notre éminent collaborateur; nous nous sommes également assuré le concours de MM. Henri de Régnier, Romain Coolus, Georges Lecomte, Pierre Veber, Ch. Henri Hirsch, etc., ainsi que celui de l'élite des peintres contemporains.*
(Prix du numéro : **3** francs net ; à l'Étranger : **3** fr. **50**
Abonnements : **36** francs par an pour la France et **42** francs pour l'Étranger).

REVUE THÉATRALE

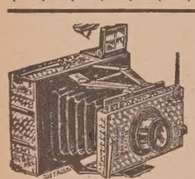
SOMMAIRE DU NUMÉRO XVII

Bavardages de Théâtre	PAUL GAVAULT.
" Le Père Lebonnard "	CAMILLE DE SAINTE-CROIX.
Entr'actes	GEORGE VANOR.
Nos " Hamlet ".	THÉODORE MASSIAC.
Les Marionnettes	THÉODORE MASSIAC.
Les Maquettes animées	GEORGES FRAPPIER.
Le Théâtre d'Orange.	GABRIEL BERNARD.
Les Arènes de Nîmes	EDMOND GUIRAUD.
Sonnets de l'Entr'acte	HENRI SECOND.
Le Théâtre en Grèce.	DE VISÉ.
La Mode	INTÉRIM.
Les Livres à lire	G. F.

ABONNEMENT D'UN AN : France : 36 fr. Étranger : 48 fr. Le numero : 1 fr. 50. Etranger : 2 fr.
Vente et abonnements à la Librairie du FIGARO, *26, rue Drouot*

Arthritiques
Goutteux
Rhumatisants
BUVEZ AUX REPAS
VICHY CÉLESTINS
En bouteille et en 1/2 bouteille

Fleurs naturelles de LION Fleurs
LES PLUS APPRÉCIÉES
Pour les Couronnes et Fleurs de deuil
Couronnes de luxe — Grand Modèle d'Art nouveau depuis 20 fr.
Coussins et Croix — Violettes, Pensées, Parmes et Orchidées depuis 30 fr.
LIVRAISONS IMMÉDIATES
LION FLEURS, *2 et 19, Boulevard de la Madeleine.*
Téléphone 247-25



Appareils et Fournitures Photographiques
ANCIENNE MAISON
DOM MARTIN
51 bis, Boulev. Saint-Germain — PARIS
MAURICE LANGUELLIER, Suc^r.
Catalogue franco — Ateliers pour tirages d'Amateurs — Livraison rapide

Le benjoin dont il est saturé fait que le
SAVON TOLÉDO
adoucit la peau et la debarrasse des *feux, rougeurs.*
DEPÔT : 43, boul. de Belleville, PARIS — 2 fr la boîte de 3.

GERMANDRÉE
EN POUDRE ET SUR FEUILLES
BREVETÉ — Secret de beauté d'un parfum idéal d'une adhérence absolue salutaire et discrète, donne à la peau *Hygiène et Beauté.* — S. G. D. G.
Exposition Universelle de 1900 : MÉDAILLE D'OR
MIGNOT & BOUCHER, 19, Rue Vivienne, 19, PARIS

SULFURINE BAIN SULFUREUX
LANGLEBERT SANS ODEUR
Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatismal
Agent puissant contre l'Obésité.

SOUPLESSE et BEAUTÉ de la PEAU
Peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale.
VENTE *Dans toutes Pharmacies.* — Prix : 1 fr. 25.

SEUGNOT
CONFISEUR
Spécialité de Dragées et Boîtes pour Baptêmes
BONBONS
CHOCOLATS, DESSERTS
28, Rue du Bac
PARIS
TÉLÉPHONE : 729-71

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul OLLENDORFF, 50, Chaussée-d'Antin, PARIS
LES VOSGES
DU DONON AU BALLON D'ALSACE
Texte par A. FOURNIER, président de la Section des Hautes-Vosges du Club Alpin Français. Illustrations par V. FRANCK, peintre-photographe à Saint-Dié. Papier, gravure et impression de L. GEISLER, aux Châtelles, par Raon-l'Étape (Vosges). — Un volume in-4° raisin de 700 pages, illustré de 900 gravures dans le texte, 225 hors-texte et 6 planches en couleur.

Poudre dentifrice de Botot — Exig. la Signat. BOTOT. 17, r. de la Paix, Paris. *En Vente Partout.*

Les Artistes célèbres
Les Grandes Dames
Les Princesses
ACHÈTENT TOUTES
leurs DESSOUS
ET
leurs
Corsets
Chez
Léoty
LONDRES
33, New Bond Street
PARIS, *8, Place de la Madeleine*

23, Avenue de la Grande-Armée PARIS
Automobiles
RICHARD-BRASIER
PREMIER des Éliminatoires Françaises
GAGNANT de la
Coupe GORDON-BENNETT (1904)

3e Année. — Nouvelle Série. — N° 17. Septembre 1904. — 1.

La Revue Théâtrale

T.M.

BIMENSUELLE

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR
L. GEISLER

RÉDACTEUR EN CHEF
ED. GAUTHIER

Abonnements :

Un an : Paris ..... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Étranger..... 48 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris
Téléphone 271-94

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
Couture, opérateur

Abonnements et Vente :
LIBRAIRIE du *FIGARO*, Hôtel du *Figaro*
26, Rue Drouot — Paris.

Pour la Publicité
S'adresser 60, rue de La Rochefoucauld
Paris (IXe)

Le Numéro
France..... 1 fr. 50
Étranger..... 2 fr. »

Bavardages de Théâtre

La mode est aux enquêtes, indiscutablement ; les journaux en sont pleins et le monde des théâtres n'échappe pas à la contagion. C'est ainsi que Scribe, à qui, de son vivant, ne firent faute ni les hommages, ni les succès, vient de subir, auprès de ses autres confrères, une contre-épreuve de gloire. Les auteurs dramatiques lui ont rendu justice, les littérateurs l'ont dénigré : tout s'est passé selon l'ordre prescrit.

Car il est, pour les opinions des hommes sur les quelques sujets classiques de controverse, — et l'ombre de Scribe en évoque au moins un, — une sorte de déterminisme moral auquel pas un n'échappe.

Avant même que les réponses fussent parvenues au *Figaro*, il était aisé de prévoir ce que penserait et affirmerait tel ou tel, à propos de l'œuvre de Scribe. On ne peut admirer en ce défunt que certaines qualités, et non d'autres — qui lui firent défaut. Toute la question est de savoir s'il possède des qualités *essentielles* ou *secondaires*.

Je tiens qu'elles sont essentielles et constitutives de l'auteur dramatique. Tel écrivain charmant, condamné au théâtre à d'aimables et stériles réussites, proclamera que le métier est un vain mot et que la forme prime le fond.

Voilà le sujet classique de controverse. Selon votre esthétique en matière de théâtre, vous admirerez ou vous abhorrerez Scribe, qui ne fut à aucun degré un homme de lettres, mais fut génialement un faiseur de pièces.

Ne cherchez pas, dans ses mille et une comédies, la peinture des mœurs et des caractères, mais des combinaisons dramatiques ayant pour but d'exciter l'intérêt, le rire ou les larmes du public et atteignant à leur objet.

Si vous voulez prendre la peine de réfléchir quelque peu, vous sentirez quelle force possède la définition que Sarcey a donnée du théâtre. Je la cite textuellement :

L'art dramatique est l'ensemble des conventions universelles ou locales, éternelles ou temporaires, à l'aide desquelles, en représentant la vie humaine sur un théâtre, on donne à un public l'illusion de la vérité.

Et si vous adoptez cette maxime, comme j'y suis enclin pour ma part, vous resterez étonné du puissant talent de Scribe.

Remarquez qu'il nous sera loisible de réserver pour les productions plus nobles une part d'admiration congrue. Mais qui veut laisser à travers les âges la réputation d'un grand dramaturge doit tout d'abord apprendre son métier.

Et je ne sais pas de professeur plus autorisé que M. Scribe.

Paul GAVAULT.

Cl. Cautin et Berger.

M. Silvain, dans le *Père Lebonnard*.

Comédie-Française

" LE PÈRE LEBONNARD "

Comédie en quatre actes, en vers, de M. Jean Aicard.

M. Jean Aicard est né, je crois, vers 1848, à Toulon. Ses débuts littéraires datent de sa vingtième année (un volume de vers, les *Jeunes Croyances*, qu'il signa Jean Drancia). Voilà donc plus de trente-cinq ans qu'il pratique l'art d'écrire en vers. Le plus bel effet de son premier recueil publié fut une courageuse et chaude défense de Lamartine à un moment où la gloire déclinante de ce génie harmonieux recevait maints coups de pied d'âne.

Depuis cette manifestation initiale, M. Jean Aicard a beaucoup produit. Je cite dans l'ordre des souvenirs un volume de vers daté de 1871, *Rébellions et Apaisements*, puis les *Poèmes de Provence* (1874); la *Chanson de l'Enfant* (1875); *Miette et Noré* (1880).

Ces œuvres lyriques, dans leur gradation et leur variété, dénoncent un esprit à la fois libre et tempéré, un tempérament éloquent et clair, une imagination facile, un peu courante, un vif goût pour les images méridionales, une vocation morale faite de psychologie familière et de sentimentalités familiales.

Il n'use point d'un style très pédant; mais il a de la correction, de l'élégance et, sinon beaucoup de recherche, au moins assez de soin. Il appartient à la génération parnassienne; mais il ne fut pas des cercles parnassiens que groupèrent, dans la *République des Lettres*, vers 1876, MM. Catulle Mendès et Henri Roujon, autour de Leconte de Lisle et Théodore de Banville. S'il ne suivit pas Léon Dierx, Hérédia, Coppée, Sully-Prudhomme dans leur carrière de disciples, il ne fut pas non plus un indépendant absolu comme Richepin ou Bouchor, Verlaine ou Mallarmé, Ponchon ou Vicaire, Cros, Goudeau ou Rollinat. Il n'a ni les outrances de la rébellion, ni les francs éclats de la muse folle. Son affranchissement est réfléchi, positif, et repose non point sur des nécessités d'instinct, mais sur des tendances raisonnées.

Poète, en somme, cet écrivain a de la solidité, de la justesse, peu de passion, mais de la tendresse; sa couleur n'est ni très variée, ni très intense; mais elle est agréable et point froide.

* * *

Auteur dramatique, M. Jean Aicard, qui n'a guère plus de cinquante-cinq ans, présente un bagage de poids moyen, mais très suffisant pour compter. En 1868, à vingt ans, il fit jouer, à Marseille, sa première pièce, un petit acte, le *Clair de Lune*. L'année suivante, il publia un poème dialogué : *Pygmalion*. C'est en 1878, âgé de trente ans tout juste, qu'il entra à la Comédie-Française, avec un « à-propos » : *Mascarille*. Mais la Maison de Molière ne lui resta pas longtemps accueillante. Tout au plus lui accorda-t-on, quand il eut achevé sa traduction d'*Othello*, que Mme Sarah Bernhardt et M. Mounet-Sully en créassent une scène dans une représentation à bénéfice. Ce n'est que longtemps après qu'on s'occupa de cette même traduction en son entier. Et c'est tout juste, par surprise, que, profitant d'un voyage de l'illustre compagnie en Angleterre, il put faire représenter par elle, à Londres, un à-propos anglais : *Davenant*.

Ses trois œuvres dramatiques capitales demeurent : *Smilis*, la *Légende du Cœur* et le *Père Lebonnard*.

Je mets tout de suite à part la *Légende du Cœur*, que Mmes Sarah Bernhardt, Dufrêne, Moreno et M. de Max créèrent l'an dernier, en province d'abord, puis, à Paris, au Théâtre Sarah-Bernhardt. C'est un conte chevaleresque; son outrance tragique parut excessive, par la faute de sa forme littéraire qui était d'un lyrisme plutôt doux et sage. Il y avait toutefois de beaux développements lyriques et une action scénique vigoureusement conduite.

Les deux autres pièces, *Smilis* et le *Père Lebonnard*, sont plus caractéristiques et plus vraiment personnelles en ce sens qu'elles affirment le penchant intime qui porte M. Jean Aicard à s'occuper prédictionnellement des affaires de famille et des romans entre enfants et parents.

Smilis, c'est une fille adoptive tendrement attachée à son tuteur. D'abord paternelle, l'affection de celui-ci, malgré l'énorme disproportion d'âge, devient un très violent amour. Cet amour est d'autant plus fatal que Smilis le partage presque. Elle se sent si bien auprès de son tuteur que, tout ingénue, elle croit l'aimer autrement qu'en fille et se laisse épouser par lui. Epoux de nom, mais point encore de fait, le vieil amoureux prend soudain conscience de l'espèce de viol incestueux qu'il va commettre. Il sait que Smilis peut trouver le véritable amour auprès d'un autre homme jeune, vraiment né pour elle; et, dans une crise de remords, il la fait libre en se suicidant. Un tel sujet appartient avec ses propor-

Dessin de T. Minartz.

« Le Père Lebonnard. »

Dessin de T. Minartz.

M. Silvain, dans le *Père Lebonnard*.

tions sentimentales à cet ordre de pièces qui passent le cadre moderne. Elles ne sauraient donner la vraie mesure de leurs qualités héroïques que développées en toute aisance symbolique dans le lyrisme d'une allégorie imprécise, infinie, épique ou féerique.

Je faisais naguère cette observation, à l'occasion du *Dédale*, de M. Hervieu. Malgré tout le talent dépensé dans ces deux pièces, elles n'ont pu donner tout le résultat mérité, parce que leurs sujets sortent de la catégorie familière. La comédie en prose moderne ne doit employer que des personnages de réalité courante et ne sortant pas de cet ensemble de choses vues, côtoyées et touchées qui s'appelle l'ambiance quotidienne. Pourtant ces personnages exceptionnels existent dans la nature et dans l'histoire : ils s'appellent des héros, des illuminés, des martyrs, des génies, des monstres. Ils n'en appartiennent que mieux au domaine littéraire. Seulement, pour les fixer en des expressions à leur taille, le génie des poètes a inventé les points de vue spéciaux de la tragédie et de la féerie, — le mythe et le symbole.

Le *Dédale* de M. Hervieu et la *Smilis* de M. Jean Aicard sont deux exemples de tragédies qui ont beaucoup perdu à ne pas vouloir être des tragédies. C'est le reproche inverse qu'il faut faire au *Père Lebonnard*.

Ce *Père Lebonnard* est un mari trompé ; mais c'est aussi un homme bon, patient et avisé. Il a épousé une femme trop jolie et trop jeune. Elle lui a donné un fils et une fille. La fille est de Lebonnard ; le fils est d'un amant. Lebonnard le sait. Il en souffre mais se tait, ne voulant pas torturer la jeunesse de sa fille par un éclat de scandale familial. C'est seulement lorsque la mère, légère et vaniteuse, menace le bonheur de sa vraie, de sa chère enfant, c'est seulement alors que Lebonnard révèle brutalement et puissamment qu'il n'est la dupe de personne. Fort de toute l'autorité de son long silence courageux, il fait rentrer l'épouse folle et malfaisante sous sa loi de sagesse, remet chacun à sa place et rend la joie aux innocents, aussi bien au bâtard adopté et aimé malgré tout, qu'à la fille de son sang.

Dessin de T. Minartz.

Mme Silvain (Mme Lebonnard).

Pourquoi cette pièce est-elle en vers? J'y trouve des personnages certes typiques, mais nullement exceptionnels. Il y a deux figures de caractère : le père Lebonnard et sa fille. L'une est une noble et charmante créature; l'autre est un homme très tendre, très juste et très fin qui, sous une enveloppe épaisse, pousse ses qualités et ses vertus à l'extrême, mais non point par delà le commun cercle humain des gens très fins, très justes et très tendres. Alors pourquoi recourir aux noblesses du vers alexandrin? J'en demandais la raison à M. Silvain, l'admirable interprète de Lebonnard.

— C'est, me dit-il, parce qu'il y a dans ce rôle des choses fort belles à dire et n'atteignant leur plein effet que parce que la forme générale de la pièce permet qu'elles soient déclamées en tirades.

Raison de comédien? Soit! Mais le mobile de l'auteur m'échappe. L'effet heureux de quelques tirades n'atténue pas l'effet fâcheux de toute une abracadabrance de banalités sèches, qui pompeusement soumises au régime de la rime et de la césure prennent un relief superflu.

Une fois, M. Aicard a donné une comédie en prose qui devait être une hautaine tragédie. Une autre fois, il a donné une pièce en vers qui devait être une excellente comédie en prose familière. Il a du moins prouvé par ces deux essais singuliers que l'auteur dramatique est en lui très capable de s'imposer par quelque œuvre complète et brillante, quand il ne s'amusera plus à ces jeux d'interversion.

Cl. Paul Berger.

Mme Silvain (Mme Lebonnard).

Le *Père Lebonnard* fut reçu par M. Perrin en 1886. Mais Got, qui avait fait admettre la pièce, ayant cessé de la soutenir, elle quitta la Comédie-Française sans avoir été jouée. Antoine s'en empara et la représenta avec succès. Puis le maître italien Novelli la fit traduire à son usage. Enfin M. Silvain promena l'œuvre dans ses tournées en province et en Italie. C'est à son insistance qu'elle doit, après une proscription de dix-huit ans, d'avoir été montée ce mois-ci par M. Claretie.

La pièce tourne tout entière autour de la figure de Lebonnard; et les épisodes, incidents qui remplissent ces quatre actes ne servent qu'à faire, très adroitement d'ailleurs, respecter cette physionomie virile et saine.

Après Novelli et Antoine, M. Silvain vient d'incarner prestigieusement ce beau rôle. Puissant tragédien et comédien profond, il a prouvé une fois de plus que le travail de composition ne gêne pas chez lui le plein essor des forces lyriques. Ce grand artiste est un des rares aujourd'hui qui sachent donner de la noblesse à la plus bourgeoise bonhommie et de l'allure aux plus réalistes, aux plus normales attitudes.

Près de lui, Mme Silvain, dans le rôle mauvais et difficile de la Belle Horlogère, a sauvé par autant de charme que d'autorité les traits fâcheux de ses scènes ingrates. Elle est irréprochable.

Mlle Géniat est une ingénue énergique et personnelle ; Mlle Mitzy Dalti, une mondaine souple, habile, élégante ; Mme Kolb, une vieille gouvernante au jeu sûr et sincère. Il n'y a également que des compliments pour MM. Delaunay, Dessonnes et Dehelly.

Camille de SAINTE-CROIX.

ENTR'ACTES

Le Francisque Sarcey de la Tamise, M. Clément Scott, est mort la semaine dernière, et les journaux de Paris n'ont guère goupillonné de gouttes d'encre sur sa mémoire. Il maniait le sceptre de la critique dramatique, tantôt comme une férule, tantôt comme un glaive, tantôt comme la queue d'une poêle à frire où il faisait sauter et rissoler poétastres et cabotinets. Il y avait dans son éloge toute la soif d'un lyrisme vaporeux pour commerçants pratiques, mais il y avait dans son rire tous les préjugés du Royaume-Uni. C'est de lui qu'Oscar Wilde a dit qu'il avait brisé la statue de la Tristesse qui habite la vie pour, l'ayant fondue, en recomposer la statue de la Joie, qui n'habite que l'instant de la vie... Je les ai connus jadis ensemble, le soir de la première de la *Passante*, cette pièce où la mère pouvait sans danger conduire sa fille... et même son fils ; et Wilde, l'auteur, dit alors au critique : « Il y a deux espèces d'œuvres, celles qui apportent des questions et celles qui apportent des réponses. Il faut savoir « si l'on est l'auteur qui interroge ou le critique qui répond. La question arrive quelquefois bien longtemps avant la réponse. « Ainsi, moi, auteur réprouvé, j'écris des choses qui répondent d'avance à des questions que vous, critique, poserez plus tard. » Clément Scott souleva les épaules. Le poète maudit, qui avait une cigarette à bout d'or réel aux lèvres et une fleur de tournesol à la main, me confia : « Il ne comprend pas. C'est que j'ai mis tout mon génie dans ma vie ; je n'ai mis que mon talent dans mes « œuvres ! » Quelle parole !

Parmi les *Did you see me* de Londres, Clément Scott comptait d'innombrables ennemis. Il fut aussi impopulaire pendant quarante ans que notre Octave Mirbeau le jour où il publia ce si splendide et si injuste article sur le *Comédien*, qui lui vaut encore des ennemis si acharnés au Café du Théâtre de Mont-de-Marsan et dans les coulisses de Saint-Yrieix. Mais on ne l'exécrait encore que secrètement quand il eut tout d'un coup la malencontreuse idée d'écrire dans le *Daily Telegraph* une chronique sur la vertu des comédiennes, où il déclara que ces dames étaient vierges comme des cerceaux de cirque et imperméables comme de vieux cribles. On eût passé outre en France, où l'on dit la vérité en riant ; mais dans Cabotin-City, le scandale tapagea effroyable. Une pétition des hommes de tous poils et des femmes de toutes plumes fut rédigée et parvint, délayée dans du cocktail, au directeur du *Daily Telegraph*, qui demanda à son critique une démission inévitable. M. Clément Scott fonda alors la *Free Lance*, où d'un style aussi rassis que du pain dur, il tenta de faire oublier ses effervescences puritaines. Il faut croire qu'il y parvint ; car, voici peu de temps, sur la généreuse initiative de Sir Henry Irving, les principaux artistes de Londres organisèrent une matinée magnifique au bénéfice du critique repentant. On y joua même, parmi de nombreux fragments de chefs-d'œuvre, cet épisode dramatique de Wilde : *L'Ame du Pêcheur dans la Chambre de Justice de Dieu*. La recette s'éleva considérable ; le bénéficiaire fut traîné sur la scène par deux de ces actrices dont il avait pittoresquement raillé l'inconduite, et ovationné. Malheureusement, le surlendemain de ce triomphe, il mourut.

Notre ami Paul Gavault a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Nous nous en réjouissons tous dans cette maison, et un nombre immense d'amis inconnus de Gavault s'est régalé de cette nouvelle. Gavault a fait sourire exquisement la face lugubre de la Vie ; il en a bouché les rides, détendu les cernes et rosi les pâleurs. On est morose, gastralgique, excédé d'ennui et d'ennuis ; on s'en va regarder les fantoches que Gavault mène avec esprit dans des intrigues géométriquement folles ; et l'on s'en va rasséréné, content, guéri. Paul Gavault, mon vieux ! tu es une force bienfaisante de la nature joyeuse !

On a décoré aussi Jean Jullien, et c'est une récompense depuis longtemps due à l'auteur du *Maître* et de la *Mer*.

On devait nommer officier de la Légion d'honneur un musicien. M. Vincent d'Indy était désigné ; sa probité musicale est éclatante ; son inspiration se puise plus volontiers aux sources du lyrisme qu'à la fantaisie moins pure des courants politiques ; on a écouté les prières moins nobles, on a agréé les manœuvres pas très poétiques d'un compositeur asservi aux maîtres du jour. Et l'on a noué en rosette le ruban de M. Alfred Bruneau.

Un nom de beuglant montmartrois, une devanture de mauvais lieu dans une ruelle sombre et exiguë, une salle au plafond si bas qu'on se courbe avant de s'asseoir, quatre tables gluantes encadrées de bancs sans dossiers, c'est la « Chouette », cabaret de Bayreuth où s'assemblent tous les soirs les dieux de la musique. C'est là que Siegmund trinque avec Wotan, là que le fulgurant Loge éteint avec du lait de houblon les brasiers qui le consument, là que le fin Messager, le multanime Richard Strauss, les gnomes de Nibelheim et les séminaristes du Montsalvat, et le sévère Samuel Rousseau et le jovial Pugno, et quelques wagnériens japonais boivent, fument et dissertent. L'autre soir, après avoir conduit *Tannhauser*, aussi mal que possible, d'ailleurs, le jeune Siegfried Wagner y fit son entrée avec M^lle^ Isadora Duncan. Or, le dernier potin de Bayreuth chuchote que le fils du grand Richard va épouser la fille du banquier. Et, à leur arrivée à la « Chouette, » tous les consommateurs fredonnèrent, avec un mystère malicieux, les accords de *Siegfried-Idyll*.

Les pèlerins sincères ont déclaré à leurs amis que les *fest-spiele* de 1904 avaient paru inférieurs aux plus médiocres représentations de la province française. Aucun artiste de haute valeur ne s'est révélé, excepté un ténor appelé Krauss, dont la voix tonitruante écrasait l'orchestre, anéantissait Brunehilde et broyait le tympan des auditeurs ; aucune cantatrice ne s'est montrée supérieure ni même égale à nos sujets de Lyon et de Bordeaux. Quant aux merveilles décoratives, nous réalisons maintenant beaucoup plus beau chez nous. Les Parisiens ne s'y trompent plus, car il n'y en avait pas vingt-cinq en tout, cette année, pour les quatre séries. La Capitale n'était représentée que par une délégation du Cercle de Tennis de Puteaux (oh ! les Puteaux !). Les châteaux de Périgord et d'Auvergne avaient envoyé au plus cinq ou six grandes dames tout hébétées de processionner vers le temple de la mélodie antique, dans des voitures à deux chevaux dont l'un est resté à l'écurie. Les soirs de représentation, à la « Chouette », ces rares Gaulois inventaient Wagner.

C'est fini, maintenant ; Bayreuth a eu son Panama ; ses temps héroïques sont passés ; notre enthousiasme flamboyant a jeté ses derniers bouquets d'artifices, et il serait jour qu'un directeur montât le *Benvenuto Cellini* du compositeur français Hector Berlioz.

GEORGE VANOR.

Cl. Soc. de Propagation des Livres d'Art.

NOS "HAMLET"

TALMA, par LAGRENÉE jeune.

Au moment où notre grand Mounet-Sully triomphe dans sa nouvelle interprétation d'*Hamlet*, il n'est pas sans intérêt d'évoquer le souvenir des artistes qui incarnèrent précédemment cet énigmatique prince de Danemark, si complexe, si divers, problème psychologique que d'aucuns considèrent encore comme irrésolu, malgré la remarquable pénétration dont notre superbe tragédien vient de faire preuve. Création magnifique que la sienne. Son *Hamlet*, c'est le vengeur qui hésite entre le devoir de punir le crime et l'horrible action où ce devoir le conduit. Il faut qu'il frappe les meurtriers de son père, et ce sont son oncle et sa mère ! Quelle tâche effroyable, devant laquelle il recule chaque fois que se présente l'occasion de l'accomplir, préférant se ruer en aveugle sur le premier venu, dont la mort ne lui laissera ni trouble ni remords. Telle est, semble-t-il, l'idée initiale de Mounet-Sully, qui donne à son interprétation une unité splendide, inconnue jusqu'alors. Ses prédécesseurs comprirent-ils et exprimèrent-ils le rôle aussi clairement, aussi simplement ? Voilà le point à examiner, d'une manière aussi brève que possible. Aussi importe-t-il de ne pas s'attarder aux digressions et d'arriver de suite aux faits.

Collect. de M. Paul Meurice.

ROUVIÈRE, portrait par lui-même.

C'est en 1769, à la Comédie-Française, que fut représenté l'*Hamlet* de Ducis, avec Lekain dans le rôle du jeune prince de Danemark. La pièce n'était qu'une pâle adaptation du chef-d'œuvre de Shakespeare, le tragédien n'était guère accoutumé au dramatique de l'ardent Will. Ce fut une tentative malheureuse.

Le premier qui ait mis son empreinte sur ce redoutable rôle d'*Hamlet*, c'est Talma. Qu'en fit-il ? Là-dessus, un passage d'un feuilleton de Geoffroy est assez explicite, quoique le critique fût un ennemi déclaré du grand tragédien. Donc, le 27 mai 1807, Geoffroy écrivait dans les *Débats* :

« Que va-t-on voir dans *Hamlet ?* des caractères bien tracés ? Non ! car la pièce n'a pas d'autre caractère que celui d'un « furieux et d'un visionnaire. Des situations bien motivées et vraiment pathétiques ? Non ! car la seule situation de la pièce, celle « d'Hamlet et de sa mère, est invraisemblable et horrible. C'est donc la pantomime de Talma qui entraîne les curieux, c'est son « visage décomposé, ses yeux égarés, sa voix altérée, son accent sombre et lugubre, ses muscles qui se roidissent, son tremblement, ses convulsions. Quel « est l'acteur noble, naturel et décent, qui ne paraîtra insipide et glacé « s'il faut avoir pour plaire des accès de frénésie ? La « véritable déclamation tragique, toutes les nuances « du sentiment et de la passion, tout l'artifice de « l'expression théâtrale ne seront plus sentis « et n'auront plus de charme. Ce qui n'est « que bien dit et bien pensé, ce qui est « raisonnable, juste, éloquent et pathétique, restera sans effet. L'on n'admirera que ce qui fait peur, que ce qui « fait mal, que ce qui fait pâlir et « frissonner, et, ce qu'il y a de fâcheux, on finira par se blaser sur « les sujets les plus effroyables, au « point de ne faire plus qu'en rire. Et « ce sera le tombeau de la tragédie. »

Collect. Durand Ruel.

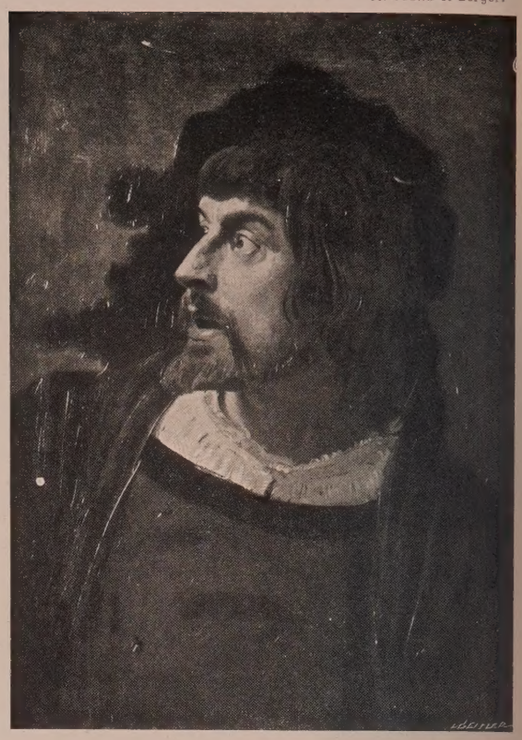
ROUVIÈRE, par MANET.

Ainsi, avant le romantisme, Talma avait donné à son Hamlet une couleur truculente, une fièvre, une ardeur, une violence qui effaraient le goût classique de Geoffroy. Mais cette composition emportée plaisait déjà au public, qui se souciait peu du régent pédantesque des *Débats*. Il applaudissait Talma à tout rompre, lui indiquant qu'il était dans la bonne voie, l'invitant à s'y maintenir, et toujours Hamlet valut au grand artiste des succès triomphaux.

Après Talma vint Rouvière, qui créa en 1846, à Saint-Germain-en-Laye, l'*Hamlet* de Dumas père

ROUVIÈRE, par Ch. GEOFFROY.

Cl. Cautin et Berger.



Mounet-Sully, par J.-P. Laurens.

et Paul Meurice. Ce n'était plus le pauvre *Hamlet* de Ducis. Cette fois, les auteurs nouveaux s'étaient appliqués, avec bonheur le plus souvent, à faire passer dans leur version les sublimes beautés de l'original. Plus d'édulcoration, plus d'atténuation ; horreur, cruauté, démence : ils avaient tout mis. Et ils avaient trouvé pour tout rendre ce singulier Rouvière, que rappelle parfois notre moderne De Max, sauf que De Max est beau, tandis que Rouvière était plutôt laid. Presque petit, maigre, osseux, avec une tête ingrate et dure où luisaient des yeux fulgurants, Rouvière fut un Hamlet extraordinaire, qui mêla d'étrange façon l'inconhérent au sublime. Après son triomphe de Saint-Germain-en-Laye, quand l'année suivante (1847) il recréa *Hamlet* au Théâtre-Historique, il produisit sur les spectateurs un effet de saisissement dont les lignes suivantes, de Théophile Gautier, donnent une juste idée :

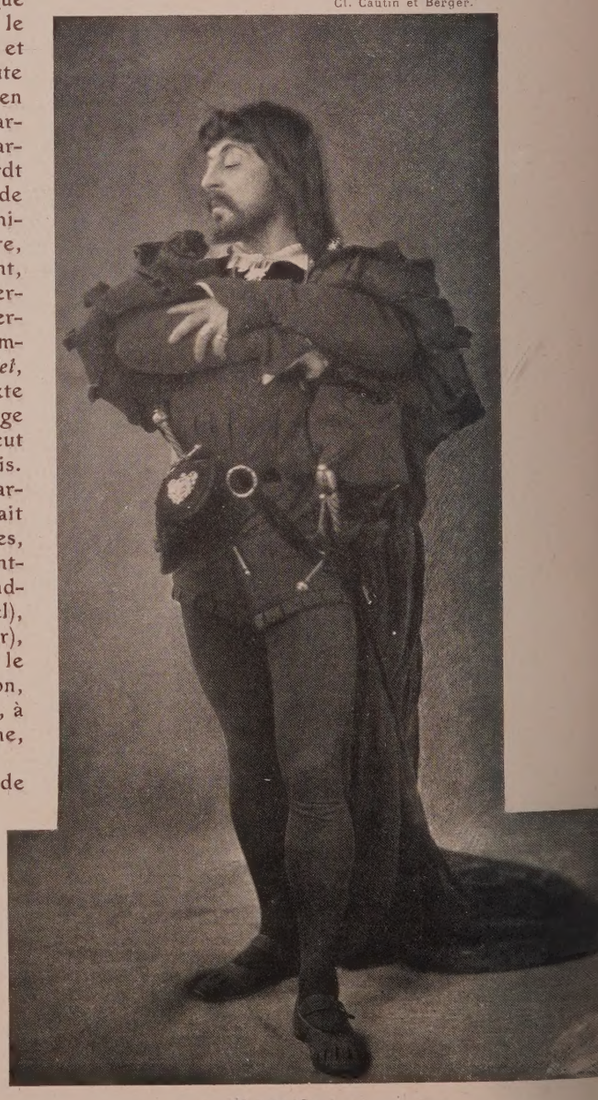
« Rouvière a de l'étrangeté, de l'imprévu, quelque chose d'âpre et d'incisif. « Peut-être se montre-t-il trop nerveux, trop désordonné, trop fou, et joue-t-il « d'une manière trop constamment saccadée : plus de mollesse et de rêverie aux « endroits méditatifs donneraient de la valeur aux moments d'impétuosité. En « résumé, il a gardé assez de traits de la grande figure tracée par Shakspeare *(sic)* « pour qu'elle fût reconnaissable pour les poètes et pour le public. »

Hamlet devint pour Rouvière une obsession de plus en plus absorbante. Il ne pensait qu'à lui, ne vivait que pour lui. Vers la fin de sa vie, en 1863 ou 64 (il est mort en 1865), je l'ai vu jouer *son* rôle à Beaumarchais, où il réalisa une série de plus de cent représentations! J'étais tout enfant, et pourtant j'en ai gardé un souvenir ineffaçable. Je le revois avec ses jambes sèches dans le maillot noir, son masque blême, son rictus qui découvrait des dents féroces, ses yeux phosphorescents, — agité, fébrile, arpentant la scène d'un air égaré, sautant d'un bond sur les tables, riant d'un rire aigre à la tête de mort d'Yorick. Et quand il tuait Polonius ! Il se précipitait comme un fou, en criant : *Au rat ! au rat !* disparaissait derrière le rideau qui cachait le vieillard ; on entendait le bruit d'une lourde chute, et Hamlet sortait lentement, à reculons, pour se retourner bientôt... On le voyait alors, tenant à la main sa petite épée de cour, qu'il secouait trois fois pour en faire tomber le sang de sa victime, en la regardant avec une fixité si effrayante, qu'un frisson de terreur glaçait toute la salle !... Pauvre grand Rouvière ! Ballande et Beauvallet jouèrent également *Hamlet*, le premier avec sa fougue méridionale passablement exagérée ; le second avec cette majesté tragique et cette voix de tonnerre qui secouait toute une salle quand elle retentissait. Puis, en 1896, nous eûmes, à la Porte-Saint-Martin, un nouvel Hamlet : M. Philippe Garnier, auprès de qui Mme Sarah Bernhardt jouait Ophélie, dans l'adaptation de MM. Samson et Cressonnois. M. Philippe Garnier fut un Hamlet sombre, fatal, à la voix rude et douce pourtant, concentré, étrange, exprimant une énergie latente qui, parfois, jaillissait en terribles éclats. C'était d'une originalité impressionnante. Fechter aussi joua *Hamlet*, mais à Londres, en anglais, dans le texte même. Il y fut très beau, du témoignage des contemporains. Toutefois on ne peut que le mentionner, puisqu'il ne compte pas parmi *nos* Hamlet, bien qu'il fût français.

Cl. Nadar.

M. Philippe Garnier.

Cl. Cautin et Berger.



Mounet-Sully.

Il faut venir à présent aux Hamlet féminins, à commencer par cette remarquable Judith, qui quitta la Comédie-Française parce que Thierry ne la faisait pas jouer, bien qu'elle eût plus de dix années de sociétariat. Entre parenthèses, Judith, qui s'appelait de son vrai nom Julie Bernat, était une élève de Saint-Aulaire, ce Saint-Aulaire qui dirigeait le Théâtre-Molière, passage du Grand-Cerf, et y faisait des cours où Judith eut pour condisciples Mlles Élisa (Rachel), Denain (qui fut sociétaire de la Comédie-Française), Rabert (qui épousa Fechter), et MM. Rey (un des piliers de l'Odéon) et Michel Lévy, qui fut par la suite le célèbre éditeur. Donc, le 8 avril 1866, Judith joua *Hamlet* aux Variétés de Lyon, et le 30 novembre 1867, sur les instances de Dumaine, au Théâtre de la Gaîté, à Paris, où elle remporta un succès aussi mérité que prolongé. Son biographe, Henry Morel, a écrit à ce sujet :

« Judith n'a peut-être pas la mâle puissance qui convient au prince de « Danemark, mais elle en a toute l'ironie, tout le désespoir, et le public « battait des mains à la vraie comédienne qui faisait oublier la pièce à « femmes, si fêtée aujourd'hui, en interprétant, avec un art superbe, l'un « des plus grands chefs-d'œuvre de la littérature dramatique. »

Elle s'était assez bizarrement costumée pour jouer ce travesti. Elle portait un toquet noir sur la masse sombre de ses cheveux, qui encadraient

Mme Adeline Dudlay.

Mme Judith.

Mme Sarah Bernhardt,
par Mucha.

Mme Judith, *Hamlet* au Théâtre de la Gaité,
par André Gill.

. Boissonnas.

Mme Emilie Lerou.

Cl. Ogerau.

Mme Derigny.

Mme Sarah Bernhardt,
par Léandre.

Mme Adeline Dudlay.

Mme Sarah Bernhardt,
d'après Couturier.

Collect. Durand-Ruel.

FAURE, par MANET.

sa tête longue et mélancolique, au nez droit, à la bouche un peu grande avec de larges lèvres voluptueuses, aux yeux brillants, au menton terminant par une courbe pleine de grâce l'ovale harmonieux de son visage. Sur un pourpoint légèrement ouvert elle avait le collier de l'ordre royal de l'Éléphant; une trousse bouffante, un maillot dessinant de jolies jambes de Diane chasseresse et un manteau enveloppant le tout complétaient ce travesti où paraissait toute la coquetterie de la femme. L'effet n'en était que plus singulier et troublant, dans les scènes avec Ophélie. Puis, le 27 février 1886, à la Porte-Saint-Martin, Mme Sarah Bernhardt parut à son tour dans un *Hamlet* en trois actes, adaptation composée spécialement pour elle par MM. Charles Samson et Lucien Cressonnois. Elle y fut d'une poésie enchanteresse, elle y montra une grâce, une langueur délicieuses, sans toutefois laisser tomber les passages énergiques du rôle. Mais elle y était « femme » jusqu'au bout des ongles, et si personnelle que le personnage y perdait légèrement.

FAURE.

D'autres artistes ont joué *Hamlet*, notamment Mmes Adeline Dudlay et Emilie Lerou, de la Comédie-Française, et Mme Renée Derigny, de l'Odéon. *Hamlet* ne fut pour Mme Dudlay qu'une fantaisie d'artiste; cette remarquable tragédienne est plus classique que romantique. Mais j'ai vu une photographie de Mme Lerou dans ce rôle. C'est saisissant. Ce visage terrible, aux yeux noirs et profonds comme des trous, à la bouche ourlée de lèvres épaisses, au front dur comme une pierre, ce sobre costume noir, cette pose à la fois dédaigneuse et menaçante, tout cela compose un ensemble qui vous fait frissonner. Pour Mme Renée Derigny, dont l'interprétation est la plus récente (elle date de quatre ans seulement), elle a plutôt joué Hamlet « en éphèbe brun, plein d'indécision, « hypocondriaque tourmenté », selon les expressions de M. Jean Lorrain, qui comparait l'artiste à certains types botticellesques, et trouvait avec raison que sa physionomie la servait beaucoup dans ce rôle, qu'elle avait costumé à ravir.

Enfin, M. de Max a remporté au Conservatoire son premier prix de tragédie dans la scène où Hamlet conseille à Ophélie de prendre le voile. Malgré le banal habit noir, il fut là de tout premier ordre, et termina en criant : — Au couvent! au couvent! — d'une manière telle qu'on le sentit emporté par un vent de démence quand il s'élança pour sortir. Ce fut une minute poignante!...

ROSSI.

Afin d'être complet, il importe de dire que deux grands artistes italiens, Rossi et Salvini, jouèrent *Hamlet* à Paris, Rossi en 1866 et en octobre 1875, à la salle Ventadour; Salvini en décembre 1877.

Le premier était un Hamlet très en dehors, à la voix puissante et musicale, et d'une admirable beauté physique.

Le second était plus sombre, plus concentré, avec une énergie contenue d'un puissant effet.

Quelques mots encore des *Hamlet* lyriques, qui se produisirent successivement dans le bel ouvrage d'Ambroise Thomas : Faure, Lassalle, Devoyod, Maurel, Bouhy, Renaud. Tous y furent excellents, mais Faure y atteignit certainement la perfection, et Hamlet fut son plus merveilleux rôle. Un compositeur, aujourd'hui mort, me disait un jour à ce propos : « Devoyod, dans l'*Africaine*; Lassalle, dans *Guillaume Tell*; Faure, dans *Hamlet*; voilà le *summum* de l'art lyrique. »

Bouhy fut un Hamlet élégant, mais un peu froid, Maurel y eut beaucoup de pittoresque, et Renaud s'y montra caressant et gracieux, avec la plus amoureuse voix de baryton qu'on puisse entendre...

N'oublions pas M. Stamler, de l'Opéra, qui fit merveille dans *Hamlet* sur toutes les grandes scènes de province.

THÉODORE MASSIAC.

Cl. Benque.

M. VICTOR MAUREL.

Cl. Cautin & Berger.

Mr SILVAIN
dans le PÈRE LEBONNARD

LES MARIONNETTES

Maccus de Campanie, ancêtre de Polichinelle.

Le dernier Concours de Jouets qui vient d'avoir lieu au Petit-Palais des Champs-Élysées renfermait, entre autres curiosités intéressantes, une admirable collection de Marionnettes, réunie par M. Arthur Maury, si célèbre déjà parmi nos philatélistes. Cette collection, nous l'avions vue une première fois à l'Exposition du Théâtre de 1896, la dernière qui se fit à l'ancien Palais de l'Industrie, avant qu'il disparût à jamais. Mais il y a de cela huit ans, une éternité pour notre époque haletante, et la nouvelle Exposition des Marionnettes de M. Maury est pour ainsi dire de l'inédit actuellement.

La Tentation de Saint Antoine. — Marionnettes de la foire.

Les Marionnettes sont-elles du théâtre ? Elles en sont parfaitement. D'abord, c'est le théâtre des enfants, puis c'est le théâtre rudimentaire des peuples encore à l'état primitif, c'est encore le théâtre des peuples privés de liberté, qui confient timidement à des pantins la tâche d'exprimer ce qu'ils n'osent dire eux-mêmes, enfin c'est le théâtre des pires fantaisies, des audaces les plus effrénées des peuples raffinés... Quel domaine !.. Si après cela on nie que les Marionnettes soient du théâtre ?...

Polichinelle de la troupe des petits comédiens de M. de Beaujolais.

Il n'y a d'ailleurs qu'à voir la collection incomparable de M. Maury pour se convaincre de l'universalité de ces Marionnettes si diverses. Sans doute, cette collection n'est pas absolument complète, mais il lui manque si peu de chose ! Elle n'a pas le Maccus, cette étrange figurine de bronze du Musée des Antiques de Rome, découverte en 1727, étudiée et gravée dans le livre de Ricoboni : *Histoire du Théâtre Italien* (1731), qui nous montre ce personnage comique de la comédie des *Atellanes*, avec le nez et les bosses du Pulcinella d'aujourd'hui — et presque le costume ! — Elle n'a pas le Polichinelle de la troupe de Marionnettes du comte de Beaujolais (1784), ni de ces Marionnettes du commencement du siècle dernier, qu'une estampe de Carle Vernet nous montre sous la forme d'un Savoyard faisant danser deux petits pantins traversés d'une corde attachée à son genou — invention du célèbre physicien Cardan (1550). — Elle n'a pas non plus de Marionnette du Théâtre des Pantins (1898), où les truculentes audaces d'*Ubu Roi*, d'Alfred Jarry et Claude Terrasse, stupéfièrent tant de belles chambrées, ni de celui des Vignolettes (1899), qui exhiba de si amusantes silhouettes des chansonniers de Montmartre. Mais ce ne sont là que d'insignifiantes lacunes, comparativement aux richesses de cette superbe collection.

Voici d'abord les marionnettes françaises. Une *Tentation de saint Antoine*, remontant peut-être au moyen âge, dont les diables articulés causent une terrible épouvante qu'exprime, d'assez rudimentaire façon, la tête en bois du saint ermite.

Puis les personnages d'une pièce militaire révolutionnaire de l'ancien *Théâtre Séraphin... Séraphin !* le nom est resté dans la mémoire des hommes. Et pourtant, ce « théâtre » date de plus de cent trente ans. En effet, c'est en 1771 que Séraphin-Dominique François ouvrit un petit théâtre « d'ombres chinoises » au jardin Lannion, à Versailles, qui occupait des terrains sur lesquels on a bâti en partie la rue de Satory actuelle. Une tradition veut que le n° 25 de ladite rue occupe l'emplacement où le *Théâtre Séraphin* s'élevait jadis. En 1783, *Séraphin* s'installa à Paris, au Palais-Royal, et, en 1797, il ajouta à ses ombres chinoises des scènes de marionnettes à fils. Mort le 5 décembre 1800, le fondateur fut remplacé par son neveu, Joseph François, qui, décédé à son tour en 1844, eut pour successeur son gendre Paul Royer, qui voulut à tort faire plus grandement les choses, et dut, le 8 septembre 1858, quitter le Palais-Royal pour s'installer au boulevard Montmartre, n° 12, là même où se trouve aujourd'hui le Petit-Casino. D'ailleurs, *Séraphin* avait définitivement périclité à la mort de Paul Royer ; après la guerre, il avait été acheté par M. Plet, frère du comédien du Palais-Royal, connu alors pour ses imitations. M. Plet avait baptisé sa scène : *Théâtre Miniature* ; il s'était lancé dans des frais relativement considérables, mais

Polichinelle.
(Guignols XIX^e siècle.)

Marionnettes du théâtre Séraphin

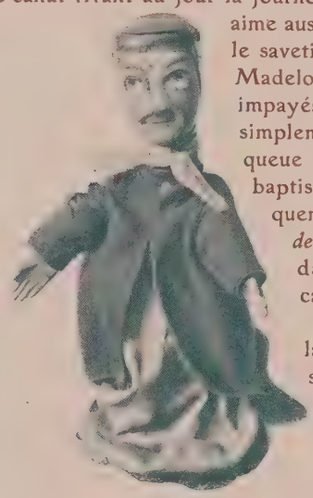
...

Marionnettes italiennes (XVIII^e siècle).

ses efforts furent vains : les *Marionnettes* ne sont pas pour nous des objets de luxe. Nous ne les habillons guère avec faste, sauf le Polichinelle des Champs-Elysées, si différent de son ancêtre de la collection Maury.

Nos *Marionnettes*, à nous, au lieu d'être pimpantes et fantaisistes comme celles des Italiens, sont essentiellement réalistes et ironiques. Voyez plutôt Guignol, le classique Guignol lyonnais, que Mourguet fonda en 1795 dans la grande cité des Gaules, au petit théâtre de la rue Noire, et qu'il transporta vingt ans plus tard aux Brotteaux. Guignol, c'est le canut, le pauvre canut vivant au jour la journée, tandis que son riche patron jouit de toutes les joies de l'existence. Cependant, il aime aussi le plaisir, ce brave Guignol, il va de bon cœur boire bouteille avec son ami Gnafron, le savetier philosophe, et quand il rentre au logis, il sait supporter les avanies de sa femme Madelon et se moquer de M. Canezou, son propriétaire, qui vient lui réclamer les termes impayés. Dans ces conditions, n'est-ce pas ? Guignol ne saurait être vêtu en richard. Il a simplement une souquenille en serge, un vieux bicorne d'où sortent ses cheveux formant la queue d'autrefois, qu'il appelle son « salsifis ». Madelon, elle, est en camisole blanche, baptisée « pet-en-l'air » par son mari jovial, un bonnet à larges canons la coiffe comiquement. Pour Gnafron, il a exactement le même costume que le Pipelet des *Mystères de Paris* : le corporatif tablier de cuir sous sa veste minable, sa tête de pochard invétéré coiffée d'un énorme tromblon aux multiples cassures. Voilà bien la vérité pure, telle que nous l'aimons.

Gnafron.

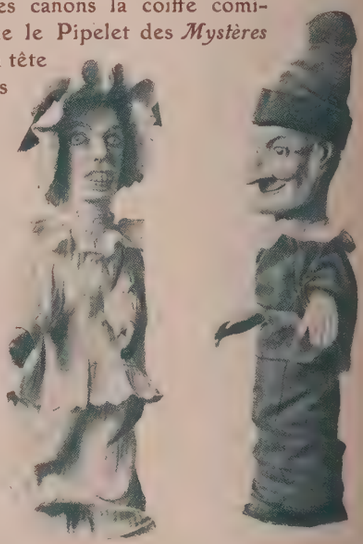


Guignol.

Guignol Lyonnais.

D'ailleurs, les Anglais ont, à cet égard, des goûts similaires aux nôtres. Le « Punch » de M. Maury nous montre, sur sa tête au nez proboscidien, le bonnet jaune à pointes et à bordures rouges, qui est l'insigne du bouffon, et, sous sa vaste collerette, il est vêtu d'une blouse rayée jaune et rouge où se reflète tout le goût britannique.

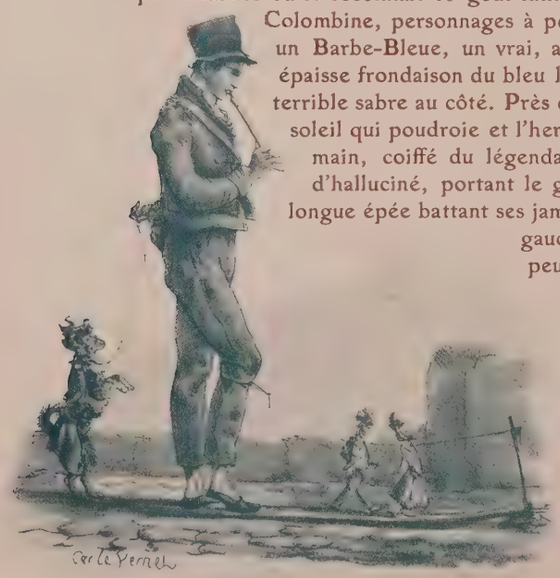
Pour les Marionnettes Italiennes, celles du XVIII^e siècle avaient cette grâce précieuse, cette affèterie qui caractérisèrent l'époque, en même temps que dans le costume les tonalités un peu criardes où se reconnaît le goût latin. Point, ou presque point de Pierrot, d'Arlequin ni de Colombine, personnages à peu près réservés à la pantomime ; mais, en revanche, voici un Barbe-Bleue, un vrai, aux joues, aux lèvres et au menton disparaissant sous une épaisse frondaison du bleu le plus intense, coiffé d'un immense feutre à pointe, son terrible sabre au côté. Près de lui, sœur Anne, la douce sœur Anne, qui ne voit que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. Voici encore Don Quichotte, la lance à la main, coiffé du légendaire plat à barbe sous lequel s'allonge son maigre visage d'halluciné, portant le grand col à l'espagnole, les hautes bottes de cheval, une longue épée battant ses jambes héronnières, le bouclier rond au bras gauche. Et à sa gauche se tient Dulcinée, la fantasque Dulcinée, dont le malicieux sourire lui a ravi le peu de cervelle qu'il possédait. Notons encore cette sorte de Janot à la fois niais et infatué, et cette héroïne qui rappelle si bien nos grandes coquettes de tragédie, avec les plumes de sa coiffure et les paniers de son ample jupe.



July.

Punch.

Guignol Anglais.



Quant au Karagueuz, nous ne le citons que pour mémoire ; notre excellent ami et collaborateur Thalasso ayant épuisé le sujet dans le précédent numéro.

Les *Marionnettes* de l'Extrême-Orient sont autrement fastueuses ! Il en est même d'une remarquable beauté, qui en fait de précieux objets d'art. Il en est, par contre, qui révèlent l'imagination la plus fantasque, telles les *Marionnettes* javanaises.

Ubu-Roi.
Théâtre des Pantins.

Cl. Rev. Théât.

Marionnettes Japonaises.

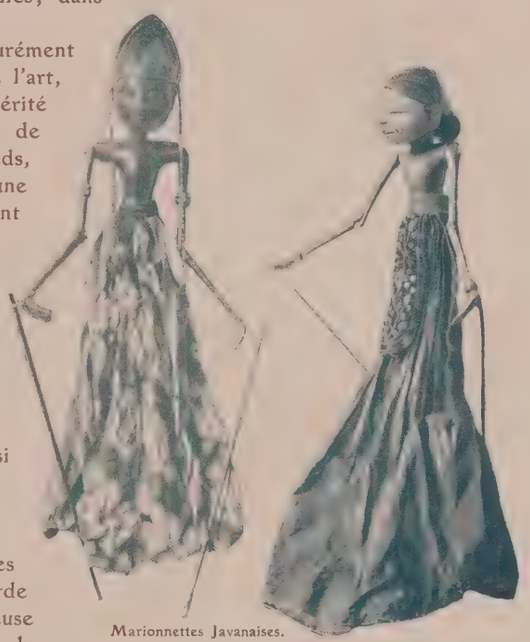
Qu'ils sont étranges, ces bonshommes en bois, peints, dorés, laqués de rouge, de vert, de noir, les uns avec des figures humaines, ceux-ci masqués, ceux-là avec des têtes de chimères grimaçantes ou terribles. D'aucuns sont habillés complètement, d'autres nus jusqu'à la ceinture, exhibant leurs torses et leurs bras jaunes comme leurs visages, ou d'un vermillon cru de l'effet le plus baroque. Leurs costumes sont essentiellement nationaux, la petite veste javanaise, le jupon serré sur les reins, en soie, en indienne de toutes couleurs, selon les conditions des personnages. Et des bijoux, des ornements, un diadème sur une tête de cynocéphale, une vieille femme à bracelets, une chimère verte avec les pointes des seins en or... Imaginations étranges et déréglées ! De même pour les ombres javanaises, découpages extraordinaires qui semblent exécutés avec une frénésie étonnante.

Les *Marionnettes* chinoises sont tout à fait dissemblables.

Elles ont la grâce la plus charmante, les costumes les plus exquis du monde. Il y a notamment une jeune fille aux yeux retroussés vers les tempes, au léger sourire errant sur sa petite bouche rosée, qui est bien le plus ravissant joujou que l'on puisse voir. Et les deux danseuses cochinchinoises sont également fort jolies, dans leurs merveilleux atours.

Ombres Javanaises.

Mais la merveille, le chef-d'œuvre, ce sont assurément les *Marionnettes* japonaises. Celles-là, c'est de l'art, et du plus grand. Des formes d'une vérité frappante, d'une impeccable justesse de proportions : corps, bras, mains, pieds, tout, et des têtes d'expression d'une saisissante intensité. Les costumes sont ceux de l'époque des Daïmios ; à noter une femme de haute noblesse, parée comme une châsse, et dont les doigts sont chargés de bagues à toutes les articulations (à rapprocher de la châtelaine du vitrail de l'Exposition des Primitifs, qui avait aussi une bague à la première articulation de l'index).



Marionnettes Javanaises.

Ce qu'il faut admirer surtout en ces *Marionnettes* japonaises, c'est le groupe de la vengeance. Un japonais vient de frapper son insulteur, qui est tombé à ses pieds, le poignard planté en plein cœur. Le vainqueur, debout, le regarde mourir, et plusieurs témoins assistent à cette scène tragique. Comment dire l'affreuse souffrance qu'expriment les traits du vaincu, la fureur satisfaite du victorieux, la compassion, la stupeur, la profonde émotion des témoins ! Sont-ce vraiment des pantins ? Ces êtres mystérieux ne vont-ils pas quitter leurs attitudes figées pour s'animer soudain et vivre leurs sentiments et leurs passions ? Ils le peuvent, car leurs yeux parlent, les lignes de leurs visages frémissent, on les devine, on les comprend ! C'est d'une incomparable puissance !

Voilà ce que montre la splendide collection de M. Arthur Maury. Certes, il est encore d'autres *Marionnettes*. Citons pour être complet : les fameuses *Marionnettes* de M. Maurice Sand, les *pupazzi* de Lemercier de Neuville, les fantoches de Thomas Holden, les maquettes curieuses du peintre Bertrand, d'une vérité si inquiétante, les ombres de Henri Rivière, de Caran d'Ache, de Willette et autres artistes du Chat-Noir, les marionnettes de Darthenay, celles si curieusement hiératiques que nous fit connaître Maurice Bouchor à la Galerie Vivienne, et enfin les Bonshommes Guillaume de l'Exposition de 1900, qui valurent à M. Alfred Picard, de la part de leur spirituel auteur, une rancune encore inapaisée.

THÉODORE MASSIAC.

Guignol Chinois.

Tête de Marionnette Javanaise.

Les Maquettes animées

de M. Georges BERTRAND

Au seuil du vaste atelier — haut et profond comme un hall — qu'il possède à Versailles, M. Georges Bertrand nous accueille la main tendue et le sourire aux lèvres.

Est-il nécessaire de présenter en M. Georges Bertrand le dramatique peintre de *Patrie*, ce tableau qui fit sensation au Salon de 1881 et qui, acheté par l'État, après un séjour de plusieurs années au Luxembourg, se trouve maintenant au Château de Versailles ; le vibrant coloriste du *Printemps qui passe ;* le maître portraitiste du *Général Faidherbe*, pour ne citer que quelques étapes d'une carrière artistique brillante et déjà longue.

— Venez, nous dit-il, je vais vous montrer mes Maquettes animées...

C'était là, précisément, le but de notre voyage à Versailles. Nous avions entendu parler de fantoches extraordinaires créés par le peintre et nous brûlions d'être en mesure d'en parler aux lecteurs de la *Revue Théâtrale*.

Dès notre entrée, nous remarquons une petite scène aménagée dans l'atelier même, dont elle occupe une partie.

Devant ce petit théâtre, quatre ou cinq fauteuils confortables nous tendent les bras d'un air engageant. Nous nous y installons et, tout de suite, notre hôte donne un ordre à haute voix.

Aussitôt la draperie de vieille soierie rose qui sert de rideau s'entr'ouvre.....

La scène représente une sorte de profondeur, une manière de recul qui s'enfonce entre les plis lourds de tentures de velours bronze, et, vers le fond, au dernier plan, un personnage s'immobilise, appuyé sur un violoncelle.

C'est un clown au justaucorps de soie bleu-ciel brodé d'or, au maillot de même nuance, à la perruque blanche dont la pointe menaçante surmonte un masque enfariné où, au-dessus de la tache violemment rouge de la bouche, deux autres taches — inquiétantes, celles-là — noires, tels deux trous enténébrés, semblent vous dévisager avec une étrange fixité.

Ce visage blafard où l'on est tenté de voir l'expression d'une vague ironie, ces yeux caves, cette bouche muette, ces membres immobiles..... l'impression est bizarre, mystérieuse, presque gênante.

Mais voici un petit grincement bien connu : c'est le bruit, dit « friture », qui signale les premières révolutions d'un rouleau de phonographe.

Le clown s'est agité. Il salue. Sa main droite a posé l'archet sur les cordes du violoncelle pendant que la main gauche s'assure au manche de l'instrument.

Observez, s'il vous plaît, que je dis : il salue. Et j'y insiste. Le pantin, en effet, ne se casse pas en deux avec cette brusquerie saccadée, cette raideur anguleuse qui caractérisent ses pareils. Son salut est l'inclinaison d'une échine fort souple, qui sait se courber dans un mouvement arrondi, d'une grâce harmonieuse. Les gestes des membres n'ont aucune sécheresse, aucune exagération ; ils restent mesurés et moelleux.

Et la mélodie s'élève, se développe avec ses alternatives de douceur ou de force, ses nuances de mouvement et de sonorité, ses complications de thèmes en variations.....

— Hein ? Quoi ? Vous dites ? Le phonographe.....

— Eh ! parbleu, oui, le phonographe fonctionne, je n'y contredis pas. Mais le clown joue ; il joue, vous dis-je. Ses gestes n'ont rien de désordonné, ils suivent avec précision les phases de la mélodie et chacun des mouvements de l'exécutant répond à la note qu'il fait entendre ; l'archet est promené sur les cordes, la main gauche évolue sur le manche du violoncelle suivant avec rigueur les mouvements du motif. Bien plus, cet être semble mettre une âme singulière dans son exécution : voici un passage d'une infinie douceur, il penche sur son instrument un visage au sourire attendri ; le chant s'élargit, lui se redresse, bombe son torse ; la phrase devient sentimentale, sa tête à lui se renverse et dans son visage rayonnant sa bouche s'ouvre largement comme dans un « ah ! » de pamoison. Mais l'air accélère son allure, les notes s'accumulent : c'est la variation brillante ; le violoncelliste se démène, tout son corps vibre, et, dans l'effort des gestes précipités, il fléchit sur les genoux, s'assied sur les jarrets écartés, et, cependant que dans cette posture ses cuisses, visiblement gonflent, ses bras s'activent, sa tête oscille ; il s'enfièvre, il est éperdu ; le voilà qui se détend, en un bond d'enthousiasme, et qui retombe sur ses pieds, bien d'aplomb. Enfin, sur le dernier trait de la mélodie, il donne, d'un bras victorieux, son dernier coup d'archet, et puis... il se fige, soudain, dans son immobilité hallucinante, cependant que l'ultime vibration s'évapore dans l'air redevenu silencieux.

Nous avons beau être prévenus, cela est d'une telle vrai-

Cl. Rev. Théât.

semblance d'humanité qu'un moment nous demeurons anxieux. Nous sommes les jouets d'une illusion ; ce n'est pas là une poupée, c'est un mime fort habile, et nous attendons la conclusion logique de l'aventure : l'éclat de rire gouailleur des Phroso de l'hiver dernier.....

Mais non, cette immobilité n'est pas feinte. Elle est la réalité. Il n'y a de factice que la vie qui animait tout à l'heure ce corps inerte.

* *

Sur un nouvel ordre de M. Georges Bertrand, un homme de service remplace le violoncelle par une petite table comme celle dont se servent les clowns dits musicaux ; à la place de l'archet, il met aux poings du fantoche les deux marteaux de rigueur. Encore le petit bruit de « friture » et la vie, rentrant dans le corps du pantin, refait de celui-ci un virtuose qui se révèle sous un nouvel et fort divertissant aspect, avec des attitudes cocasses, des jeux de jambes, des ports de tête et des grimaces de la plus étourdissante fantaisie.

Enfin, une dernière pirouette et la draperie retombe.

Je ne m'attendais certes pas après cela que M. Georges Bertrand, entr'ouvrant la souquenille de son clown, me conviât à palper le corps, à scruter l'anatomie de cet être étrange.

Je n'eus point l'incivilité de lui poser d'indiscrètes questions qu'il aurait, naturellement, et c'est son droit, éludées.

La création d'une pareille merveille mécanique ne va pas sans de longues et patientes recherches, des tâtonnements, des essais, des perfectionnements qui nécessitent de presque obligatoires collaborations techniques.

M. Georges Bertrand a été aidé, depuis quatorze ans qu'il a entrepris la construction de ses « Maquettes animées », par quatre praticiens, habiles, chacun dans son genre, à travailler diverses matières, — car il entre un peu de tout, m'affirme l'artiste, dans la confection de ses bonshommes : métaux, étoffes, liège, caoutchouc, etc., — mais également habiles à garder un secret dont ils sont les dépositaires.

M. Georges Bertrand a enfin trouvé un cinquième collaborateur, ces dernières années, dans la personne de son jeune fils, M. René Bertrand, qui s'est passionné, lui aussi, pour cet art très particulier et pour qui, de ce fait, le secret paternel est devenu un secret professionnel.

Le clown que nous avons décrit n'est qu'une unité dans la troupe des « Maquettes animées ».

M. Georges Bertrand a construit encore un Pierrot dompteur de papillons, un chanteur et une chanteuse comiques qui dansent le cake-walk, un chanteur et une chanteuse d'opéra, une danseuse étoile de ballet, Polin en tourlourou. Enfin, sa dernière création dont il est très fier, et à juste titre, à cause de la terrible difficulté vaincue, c'est une danseuse nue sous des étoffes transparentes à laquelle il fait exécuter une chorégraphie antique, comme celle que présenta, l'année dernière, Miss Isadora Duncan. Chacune de ces « Maquettes » a la même taille : 93 centimètres pour les personnages masculins, un peu moins pour ceux qui figurent des femmes.

Une particularité que M. Georges Bertrand a bien voulu nous faire connaître, c'est que les organes — si j'ose dire — qui composent le corps de ses pantins sont disposés dans un ordre rigoureusement conforme à l'anatomie. C'est cette préoccupation subtile qui assure aux mouvements de ces fantoches une si extraordinaire ressemblance avec la nature.

De plus, la mise en marche du pantin est liée automatiquement avec celle du phonographe accompagnateur, d'où une concordance absolue entre le geste et le son qui augmente singulièrement l'illusion.

Maintenant, comment tout cela fonctionne-t-il ? Est-ce la Fée Electricité qui jette là-dedans l'étincelle qui anime ? A son défaut, je sais bien qu'il y a le Seigneur Air Comprimé dont on obtient aussi, parfois, des effets surprenants.

La vérité est que je n'en sais rien.

Quoiqu'il en soit, c'est un extraordinaire spectacle, qu'il sera sans doute donné aux Parisiens de pouvoir contempler avant peu. Jusqu'ici, en effet, les « Maquettes animées » n'ont guère évolué que dans l'atelier de Versailles, devant un parterre d'invités privilégiés. A peine se produisirent-elles deux fois quasi publiquement à Paris : une première fois, il y a quelques années, dans une séance organisée à l'Alcazar du faubourg Poissonnière ; une seconde fois, récemment, au *Figaro*. M. Georges Bertrand est résolu, aujourd'hui, à faire affronter à ses pantins — j'allais dire à ses élèves — le grand public. Par un scrupule respectable, il se préoccupe seulement de conserver à l'exhibition qu'il prépare un caractère nettement artistique.

Il est vraisemblable que, dans quelque condition qu'elles se présentent, les « Maquettes animées » seront un des clous de la prochaine saison théâtrale.

GEORGES FRAPPIER.

Cl. Duchenne

Mme Moreno, dans *Cinthia*.

Au Théâtre Antique d'Orange

LE CYCLE CARISTIE-MARTEL.

Il ne faut pas voir dans le fait d'organiser des spectacles au Théâtre Antique d'Orange, une simple fantaisie d'art. Quelque attrayantes que soient ces représentations exceptionnelles, elles méritent, ce me semble, d'être envisagées à un point de vue plus élevé que celui du seul plaisir esthétique qu'elles donnent.

L'idée, relativement récente, de donner des spectacles à Orange et le succès qui accueillit cette tentative, sont bien caractéristiques de notre époque. Alors que toutes les formes de l'activité humaine s'industrialisent, alors que tout dans la vie moderne porte l'empreinte de la machine, de l'usine, un retour, ou tout au moins un désir de retour à l'état de nature apparaît inévitable. Le développement de l'industrie, de l'industrie scientifique, les perfectionnements incessants du formidable matériel qu'elle nécessite, tout cela a créé à l'homme une ambiance artificielle dont on chercherait en vain l'équivalent dans les âges qui précédèrent l'avènement de la science expérimentale.

Mais « la nature ne veut pas perdre ses droits », comme dit le proverbe, et l'homme a besoin de plein air, de verdure, d'espace libre. Le boutiquier qui va dîner sur l'herbe, le cycliste dominical qui pédale sur la route, le spectateur qui fait le pèlerinage d'Orange pour avoir l'illusion de vivre une parcelle du temps « où le ciel sur la terre marchait et respirait dans un peuple de dieux » : tous obéissent à cet indestructible instinct qui pousse l'homme à communiquer avec la nature — instinct contre lequel les anormalités et les contraintes des civilisations ne sauraient prévaloir.

Oui, c'était bien à notre époque de chimie et d'algèbre qu'il appartenait de rendre la vie à l'antique monument, au « Mur » et à l'amphithéâtre d'Orange. Une génération moins affairée n'eut pas songé à cette évocation.

Les organisateurs des divers cycles d'Orange se partagent en deux camps : ceux qui estiment que le théâtre antique doit être consacré à la production d'œuvres modernes, cadrant avec le lieu, et ceux qui tiennent ce même théâtre pour une sorte de temple réservé à la représentation solennelle des chefs-d'œuvre définitifs de la littérature classique. Au fond, les uns et les autres ont d'excellents arguments à faire valoir, et, pour ma part, je trouve que les deux genres ont droit de cité à Orange.

Le cycle des spectacles organisés par Mme Caristie-Martel au commencement d'août représente le parti production moderne. Avec le cycle Antony-Réal et Henry Hertz, nous assistons à la solennelle glorification des classiques français.

* * *

Le cycle Caristie-Martel fut ouvert par la représentation d'*Hippolyte couronné*, de M. Jules Bois. Est-ce bien une adaptation de la tragédie d'Euripide que la pièce de M. Jules Bois? Certes, au point de vue action, la similitude est évidente, encore que la coupe des scènes diffère sensiblement et du processus des phases de la tragédie grecque et de la charpente de la *Phèdre* de Racine. Mais où s'affirme l'originalité de l'auteur, c'est dans la modernisation de l'expression.

Le symbolisme des héros du drame, M. Jules Bois s'est efforcé de le rendre sensationnel. A travers le texte grec, à travers la conventionnalité de la forme classique, c'est à l'état d'abstraction que nous apparaissent les sentiments éternels dont le conflit constitue le drame.

M. Jules Bois s'est donné à tâche d'exprimer ce conflit sentimental dans une langue évocatrice de sensations à nous familières. Il a tenté de nous restituer par un verbe susceptible d'agir immédiatement sur nous les émotions qu'infusait le verbe d'Euripide aux Hellènes assemblés au pied de l'Acropole sur les gradins du théâtre de Dyonisos.

L'interprétation était excellente. Mme Segond-Weber (Phèdre, ou plutôt Phédra) fut simple et émouvante. Elle participait de l'ambiance spéciale au Théâtre d'Orange, ambiance faite d'une étrange mixture de religiosité et de nervosité.

Quelle admirable silhouette tragique que celle de Mlle Madeleine Roch ! Le cas de cette jeune artiste, qui, au début d'une carrière brillante, consent à vieillir sa beauté en jouant presque exclusivement des rôles maternels, a quelque chose d'exquisement ironique, surtout si l'on songe aux trop nombreux phénomènes contraires qui se rencontrent dans l'histoire du théâtre..... Mais, trêve à de telles réflexions et rendons hommage au talent de cette tragédienne, assurément l'une des mieux douées de l'actuelle génération. Mlle Lucie Brille mérite aussi une mention élogieuse.

M. Albert Lambert fut un Hippolyte (pardon ! Hippolutos) triomphant d'élémentale vigueur. Le fait de donner avec une réelle puissance l'illusion de ces forces primitives est un mérite assez rare pour que sa constatation implique un grand éloge. Ces observations s'appliquent également à M. Dorival, un Thésée (pardon encore ! un Theseus), dont le succès fut

Cl. Reutlinger.

M. Joseph Munier

Cl. Duchenne.

Une répétition à Orange.

M. Lugné-Poë. M^lle Delvair.

aussi très accentué. Je citerai enfin M. Gastambide (Pitheos, *alias* l'Olivier de Jalin de la pièce, personnage créé de toutes pièces par M. Jules Bois) et M. Philippe Garnier, un des rares tragédiens ayant gardé le sens de a grandeur au théâtre.

* * *

Cinthia, de M. Joseph Meunier, est une histoire qui a le mérite d'être mouvementée, abondante en péripéties dramatiques, et qui, par ce mérite même, encourut le reproche à la mode : « C'est du *mélo*. » Et pourtant, de ce que l'on ait abusé du poison dans les *mélos*, s'ensuit-il nécessairement que le poison soit désormais interdit aux dramaturges ?

D'autant que le poison n'intervient dans *Cinthia* que comme moyen dramatique et que cette œuvre contient des beautés poétiques de tout premier ordre.

Et puis *Cinthia* implique une saisissante expression de cette tendance innée chez tout homme à considérer le passé comme aboli, anéanti, si ce passé implique de la douleur et du crime. Or, quand une telle idée maîtresse domine une œuvre, cette œuvre ne saurait être indifférente. Et si, comme c'est le cas de *Cinthia*, cette œuvre se trouve être belle et forte par l'inspiration et par la forme, on ne peut la traiter qu'avec le respect dû aux conceptions probes et hautes.

M^lle Moreno fut idéalement belle sous les traits de la jeune Athénienne Cinthia, qu'une fatalité terrible mêle à des gestes d'horreur et d'infamie et que l'amour purifie et grandit.

M^me Tessandier fit courir un frisson d'épouvante sur la foule dans le rôle terrifique de Lamptera.

M. Joseph Meunier a été l'objet d'une ovation enthousiaste de la part du public, et c'est bien volontiers que je m'associe à cette manifestation justement admirative.

* * *

C'est dans la poétique, la poétique pure, que réside le meilleur de l'œuvre de M. Joachim Gasquet. Son *Dyonisos* est le prologue d'une trilogie, et, contrairement à ceux qui reprochent aux jeunes de voir trop grand, j'estime que le fait de concevoir des œuvres de vastes proportions, implique plus d'ampleur intellectuelle que de présomption.

Du reste, si l'on en juge d'après *Dyonisos*, Joachim Gasquet apparaît capable de mener à bien une telle entreprise.

L'impression laissée par *Dyonisos* est surtout faite d'exaltation et de lyrisme, tant il est vrai que l'émotion traduite en vers harmonieux et sonores agit immanquablement.

Le vers de M. Joachim Gasquet a un tour très personnel, qui crée un charme étrange, surtout dit par Moreno (Dyonisos), qui pas un seul instant ne donna la sensation d'une récitante — ce qui est la perfection suprême pour le diseur de vers.

Les autres rôles étaient tenus par M^mes Delvair, Madeleine Roch, Brille, Avril, par MM. Philippe Garnier et Gorde.

Le public applaudit longuement cette œuvre haute et généreuse. Et c'était de toute justice.

Avant de clore ces notes, écrites à l'issue du premier cycle des spectacles d'Orange, je me fais un plaisir de complimenter les metteurs en scène, MM. Lugné-Poë et Rolland, qui surent faire simple et grand.

LE CYCLE HERTZ, ANTONY-RÉAL

« Andromaque » et « Amphytrion ». — « L'Arlésienne ».

En disant que le second cycle des représentations d'Orange fut l'une des plus belles séries de spectacles qui aient été produites au Théâtre-Antique, je n'exagère rien.

Si la solitude et le silence sont deux éléments de religiosité, la foule, une foule nombreuse et grouillante qui soudain s'immobilise et se tait, est peut-être plus religieusement impressionnante que la paix sévère du temple vide... Qui dira dignement la majesté de cette multitude étagée suivant la symétrie circulaire des gradins, attentive, avide de paroles, de paroles chantantes, imagées, terribles aussi ! Et le Verbe, ici, c'est la langue onctueuse et solennelle de Racine. C'est Andromaque-Moreno, mélancoliquement belle sous ses voiles de deuil, qui clame la douloureuse volupté de son amour posthume sur l'atrocité de ses maternelles angoisses. C'est Hermione-Ventura qui se lamente sur l'infidélité de Pyrrhus et pousse Oreste au meurtre...

Oreste était personnifié par M. de Max, qui jamais ne joua mieux que ce soir-là à Orange. Ses clameurs passionnées, les ressauts brusques de sa gesticulation, la noblesse de ses immobilités, tout cela s'harmonisait avec la grandeur fruste du cadre

Cl. Duchenne.

« Hyppolyte Couronné »

M. Albert Lambert. M^me Segond-Weber

Cl. Duchenne.

Représentation d' « Amphytrion ».

M. Coquelin aîné. M. Jean Coquelin.

et chacun en garda une sensation inoubliable. Sous les traits de Pyrrhus, M. Monteux fut violent sans sécheresse et pallia l'uniformité du rôle par une intelligente mise en valeur des contrastes de détail qui abondent dans le texte.

Les autres rôles étaient tous correctement tenus par MM. Duparc, Gret, MM^mes^ Bouchetal et Rosni-Derys.

On discutait beaucoup avant la représentation sur l'effet que produirait la comédie dans le vaste vaisseau du Théâtre-Antique, et, il faut bien le dire, les prévisions étaient plutôt pessimistes.

Mais quand Jean Coquelin (Sosie) eût dit avec sa bonhomie placide et bien portante le fameux soliloque de la lanterne, et quand il dialogua avec Coquelin aîné (Mercure) la scène où le Dieu des marchands et des voleurs persuade à l'infortuné Sosie qu'il n'est pas lui-même, l'hilarité qui secoua la foule prouva que le rire *portait* aussi bien au théâtre d'Orange que l'épouvante tragique et l'héroïsme des épopées.

Le remarquable dessin que nous publions ci-contre, fait d'après nature au moment où les deux Coquelin jouaient cette scène d'une géniale fantaisie, est plus éloquent qu'une description.

Avec une singulière délicatesse de touche, l'excellent peintre Weisser a noté la similitude spécieuse des deux types, tout en laissant au père et au fils leurs essentielles caractéristiques : Coquelin aîné érigeant sa silhouette toujours svelte et jeune, Jean, paterne et bon enfant, mais aussi malicieux et spirituel.

Ce n'étaient pas des comédiens, c'était la Comédie symbolisée par deux *natures* privilégiées qui parlait et gesticulait sur ces tréteaux primitifs, avec l'Illusion pour décor.

Le public fit aux Coquelin des ovations répétées et méritées.

Gros succès aussi pour Monteux (Amphytrion), Dorival (Jupiter) et Cora-Laparcerie (Alcmène) aimablement enjouée et non moins gentiment dépitée quand les péripéties de l'action la mettent dans une situation plutôt délicate à l'égard d'Amphitryon, son époux, et du seigneur Jupiter, son amant.

La Nuit du prologue, c'était M^lle^ Moreno dont la diction pure et nuancée fut un enchantement.

Citons encore élogieusement M^me^ Bouchetal, MM. Duparc, Chabert, Gret, Valleray.

* * *

Tous ceux qui eurent la bonne fortune d'assister à la représentation de l'*Arlésienne*, laquelle, le 15 août, termina le cycle Antony Réal-Henry Hertz, en garderont un souvenir ineffaçable.

Il faut dire aussi que la magistrale composition du rôle de Balthazar, par Coquelin aîné, n'a pas peu contribué à élever le drame moderne jusqu'aux sublimités de l'épopée antique. C'est un berger d'Homère que le vieux pâtre provençal présenté par Coquelin. Et pour être moins bruyante que celle de *Cyrano*, cette interprétation a la valeur d'une création définitive.

Tout en respectant les particularités du type, jusqu'à et y compris l'*assent*, Coquelin a fait évaluer à tous la grandeur de l'idée morale qu'il symbolise.

Laparcerie — une Rose Mamaï tendrement et farouchement maternelle ; Moreno — une Vivette exquise, printanière ; M^lle^ Rosni-Derys — un « Innocent » délicieusement ingénu ; M^me^ Bouchetal — une douce et vénérable aïeule ; telle était l'excellente distribution que M. Henri Hertz avait assurée aux rôles féminins.

Jean Coquelin, un « patron Marc » débordant de bonne humeur et de jactance méridionale ; M. Monteux un Frédéri puissamment dramatique ; MM. Duparc, Chabert et Valleray tenaient supérieurement les rôles d'hommes.

Et la musique, donc ?

Colonne et ses instrumentistes ne doivent pas regretter leur voyage à Orange. Il leur fallut bisser tous les entr'actes symphoniques de la merveilleuse partition de Bizet, qu'ils exécutèrent avec une rare perfection technique et dans un style très pur.

La veille, la musique de scène écrite par Saint-Saëns sur *Andromaque* et un fragment des *Erinnyes* de Massenet leur avait déjà valu des ovations chaleureuses.

Ces notes ne seraient pas complètes si elles ne mentionnaient encore le succès de l'*Hymne à Minerve*, de M. Alexis Mouzin, page inspirée, admirablement dite par M^lle^ Moreno, et de la *Muse d'Orange*, poétique « à-propos » de notre sympathique confrère Elzéar Rougier, interprété dans un sentiment communicatif par M^me^ Cora-Laparcerie.

Il me reste à féliciter de tout cœur l'actif et dévoué organisateur du second cycle des spectacles d'Orange, M. Antony Réal, et à reconnaître le grand mérite de M. Henri Hertz, directeur de la Gaîté, qui sut réunir, pour ces spectacles occasionnels, un ensemble artistique impeccablement coordonné.

Gabriel BERNARD.

M. Antony Réal.

Organisateur du deuxième Cycle des représentations d'Orange.

Cl. Du Guy

Mme SEGOND-WEBER

dans *Sémiramis*.

Cl. Bernheim

« SÉMIRAMIS. »

Mme Segond-Weber.

Le Théâtre en plein air

SÉMIRAMIS, de Péladan, *aux Arènes de Nîmes.*

Lorsque, il y a exactement un an, Mounet-Sully inaugura dans les Arènes de Nîmes les spectacles antiques par une inoubliable représentation d'*Œdipe-Roi*, l'impression fut prodigieuse parmi les milliers de spectateurs entassés sur les gradins géants de l'amphithéâtre ; dans le jour tombant, la plainte formidable de l'aveugle légendaire étreignit l'âme du peuple, et un souci de pure beauté naquit où naguère s'exaltaient seuls les jeux sanglants du cirque.

Cl. Bernheim.

M. Albert Lambert,
Keth-Aour, prince royal d'Egypte.

Mais ce peuple — car c'est lui qui forme une écrasante majorité dans un théâtre où peuvent tenir vingt mille personnes — arrivait préparé à la fable séculaire du fils de Laïus ; il savait qu'un incontestable chef-d'œuvre interprété par quel génie dramatique serait représenté devant lui ; il unissait dans une admiration commune et Sophocle et Mounet-Sully. L'épreuve était donc incomplète de la « désaffectation » en quelque sorte de l'arène, il fallait pour que soit évident le succès des représentations dans les arènes de Nîmes le corollaire d'un nouveau succès, avec une pièce nouvelle jouée par des acteurs nouveaux.

Disons tout de suite, ou plutôt redisons, car la chose a été répandue dès le lendemain de *Sémiramis*, que la représentation du 24 juillet 1904 fut triomphale, à tous les points de vue. Néanmoins il est dû à cette affirmation, que nul ne saurait contredire, un développement logique, bien que forcément incomplet.

* * *

Pour qui connaît l'esprit du public méridional, coutumier des appréciations bruyantes dans l'assentiment ou la défaveur ; pour qui a vécu, parmi les vingt mille spectateurs de l'arène, les heures ardentes des corridas de toros, prestigieuses

En scène, le matin de la représentation. Cl. Bernheim.

M. Chambon, Décorateur. M. Labruyère, Directeur de la Scène. M. Péladan, l'Auteur. M. Romieu, Ingénieur-électricien.

Cl. Bernheim.

Le matin de la représentation.

MM. Labruyère et Guiraud groupent les figurants pour la photographie.

bien que brutales ; pour qui a subi d'abord, suivi ensuite, les flux de colère ou d'enthousiasme irrésistibles sous le soleil de juillet, et qui font aux toreros rutilants d'orgueilleuses apothéoses ou de piteuses défaites ; la tentative du 24 juillet dernier n'était pas sans donner quelque inquiétude.

Péladan lui-même, bien qu'inaltérablement confiant en son œuvre et en ses interprètes, pouvait ressentir une légitime angoisse, parce qu'il se reconnaît lui-même « auteur difficile », parce qu'il s'agissait ensuite et surtout d'être prophète en son pays.

L'angoisse fut de courte durée ; le silence pesait sur la masse d'ombre du public comme en un temple trois fois saint, la longue théorie des éphèbes descendant de la troisième terrasse en une double file harmonieuse et rythmique, la majesté sereine d'un admirable décor, l'orchestre scandant la marche sacrée des mages et des pontifes, le ciel infiniment pur, tout contribua à créer à l'arène un état d'âme quasi-religieux, dont elle ne se départit jusqu'à la fin du spectacle que pour acclamer l'œuvre, l'auteur, les interprètes...

Ainsi Péladan, justement orgueilleux d'une aussi splendide réussite, put-il écrire dans une lettre à ses concitoyens, qui est une façon de chef-d'œuvre de reconnaissance : *Vous avez été, Nîmois, des Athéniens !...*

Cl. Bernheim.

M. Dorival, Zakir-Iddin, général d'Assour. — M. Albert Lambert, Keth-Aour. — M. Darmont, Ourkam, mage.

* * *

Mlle Brille, Choreute de Dithyrambe.

Et l'éloge n'était pas excessif ; au contraire. Les Athéniens arrivaient à leurs spectacles avec des âmes averties ; qu'un Sophocle leur mit en scène une légende héroïque de l'Hellas, ou qu'un Aristophane leur servit une satire joyeuse et féerique de leurs politiciens ou de leurs dieux, ils allaient au théâtre renseignés sur leurs auteurs et leurs sujets, comme aujourd'hui les spectateurs du drame vont à l'Ambigu après la lecture assidue des faits divers de leur journal favori. Mise à part la qualité de leurs sciences respectives ou plutôt de leurs presciences, leurs états d'âme sont identiques. La foule d'autrefois, de cet autrefois spécial dont il est question, était entraînée au théâtre en plein air et à ses drames héroïques comme est entraîné aujourd'hui le public aux drames de

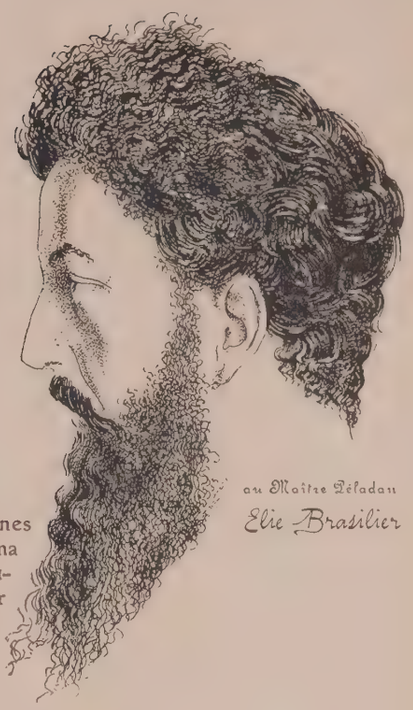
M. Decourcelle ou aux vaudevilles de M. Bisson ? (Il reste entendu que je pense seulement aux majorités.)

Mais ici, outre l'imprévu un peu rebutant de la légende babylonienne, rebutant par la barbarie des noms, par l'ignorance où l'on se trouve dès l'abord de tout un système mythologique et social, voici, avec *Sémiramis*, une nouvelle formule littéraire ; cette prose rythmée chère à Péladan et dont la beauté et la plastique m'apparurent lumineusement avec *Œdipe et le Sphynx* à Orange, voici des « vers sans rimes aux rythmes inégaux et imprévus » ; voici, en un mot, une forme et une formule neuves, qu'acceptent et aiment des lettrés, qu'il faut faire accepter et aimer à la foule !

M. Labruyère.

Mon individualisme — orgueilleux à tort sans doute — ne peut pas admettre le côte à côte avec un aveugle enthousiasme, et, c'est là ma seule critique : la mariée était trop belle. *Sémiramis*, sujet légendaire presque d'érudition, écrit dans une formule artiste nouvelle, ne peut pas être considéré comme le type de la pièce de plein air.

L'auteur de *Modestie et Vanité* sait trop quelle admiration pour son œuvre a le signataire de ces lignes pour suspecter une seconde la bonne foi de ma critique ; Péladan s'est assuré la ferveur enthousiaste de la « minorité » dont parle le docteur Stokmann avec une trop rare maîtrise pour se contenter de la foi aveugle des masses acclamantes ; la qualité de son effort artiste vaut mieux et veut mieux aussi.



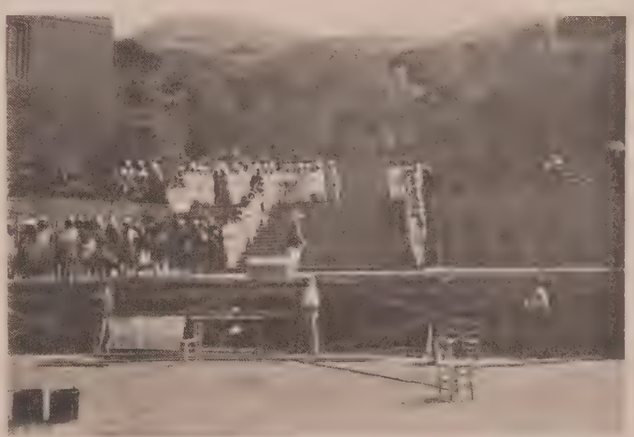
au Maître Péladan
Elie Brasilier

J'ai dépassé d'ailleurs ma propre volonté en me perdant en des spéculations un peu hautaines : je ne m'en repends pas, il faut avoir le courage de ses opinions, surtout de son opinion écrite ! Mais je me résume : entre les grands tragiques et *Sémiramis* dernière manifestation du théâtre en plein air, entre l'antiquité grecque ou latine et les temps modernes il y a les classiques que la foule ignore et qu'elle aimerait pourtant.

Les Ephèbes.

* * *

La religiosité du public nîmois fit donc à l'œuvre si haute et si purement littéraire de Péladan le plus émouvant des accueils. Or, avant d'aborder succinctement d'ailleurs l'analyse de *Sémiramis* et de dire la perfection de son interprétation unique, un éloge doit être adressé au Syndicat d'initiative du Gard qui fit le choix d'une telle pièce et sut la monter avec un luxe de décor et de mise en scène incomparables. Ce cadre fut digne de l'œuvre et ce n'est pas une mince louange ; je sais peu de directeurs de théâtres qui eussent fait mieux ou aussi bien que le Syndicat du Gard dont je ne nomme aucun des membres pour ne pas effaroucher leur modestie. Le peintre Chambon avait brossé pour *Sémiramis* un inoubliable décor panoramique inspiré par un des sanctuaires les plus fameux de l'Assyrie, la « Zigourra d'Ourou », et qui déroulait « parmi les merveilleuses végétations des jardins suspendus l'enchantement de ses trois terrasses en retrait, de ses palais rectilignes aux frises de céramique, et de ses temples aux bases lourdement décorées des taureaux ailés de Korsabad ».



Répétitions des figurations.

M. Liézer,
Naram-Sin, pontife.

* * *

Péladan, dans la *Revue Hebdomadaire* du 15 juillet a fait lui-même l'analyse de sa tragédie : « Tout se passe, a-t-il dit, dans le cœur de *Sémiramis*, elle est non seulement le premier personnage, elle est aussi le sujet, et, pour cela, ce rôle impose à son interprète une des plus lourdes tâches qui excitent au théâtre. Mme Segond-Weber l'a assumée. Aucune autre ne l'aurait osé ».

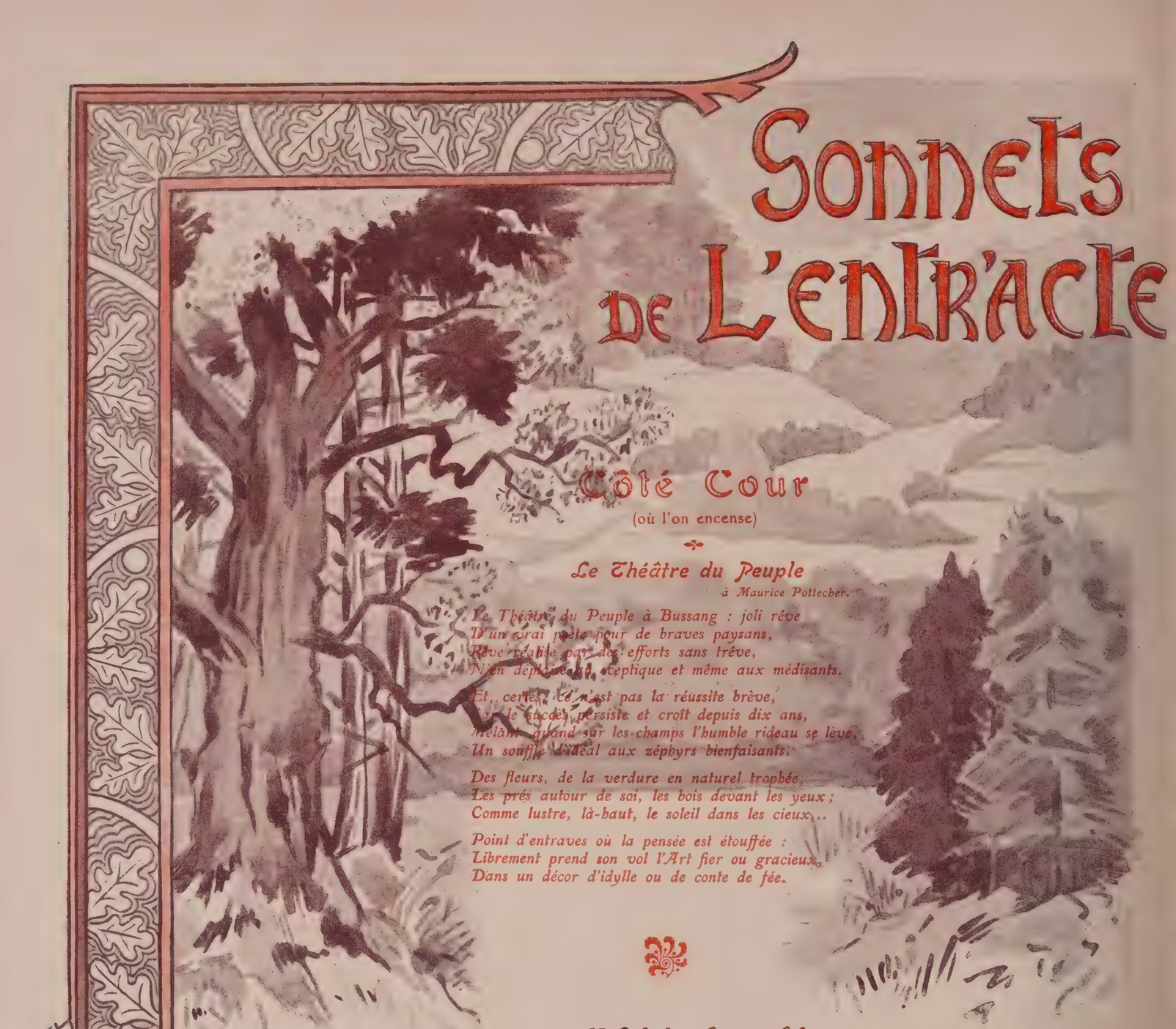
J'ai voulu rappeler cette opinion parce que le nom de Mme Segond-Weber doit être, dès l'abord, associé à la gloire de la tragédie.

Après la représentation, l'auteur, que la foule venait d'acclamer, se tourna vers Mme Segond-Weber et lui dit : « On dira Segond-Weber dans *Sémiramis* comme on dit Mounet-Sully dans *Œdipe* ». Ainsi, il traduisait et adaptait l'enthousiasme des spectateurs mêlé à son propre enthousiasme. Il est vrai que Mme Segond-Weber fut une prodigieuse actrice, dans une pièce et dans un cadre prodigieux ; et quelle ligne admirable eut près d'elle Albert Lambert fils, quelle rare et quelle incomparable plastique ; comme il sut trouver de définitives harmonies d'attitudes, comme il sut extérioriser l'âme rêveuse et hautaine du Pharaon captif Keth-Aour.

Dorival, dans Zakkir-Iddin, comme un Othello farouche, beau d'une beauté brutale, retrouva les succès de plein air que lui valut naguère Béziers ; Darmont mit au premier plan le personnage du mage Ourkam qu'il joua en grand artiste avec une autorité mordante et prenante ; Liser dessina Naram-Sin, le pontife, d'un trait sûr et Mlle Brille prêta sa voix de métal sonore aux strophes du Dithyrambe.

Edmond GUIRAUD.

Clichés Bernheim.

Sonnets de L'entr'acte

Côté Cour

(où l'on encense)

Le Théâtre du Peuple

à Maurice Pottecher.

Le Théâtre du Peuple à Bussang : joli rêve
D'un vrai poète pour de braves paysans,
Rêve réalisé par des efforts sans trêve,
N'en déplaise à l'esprit sceptique et même aux médisants.

Et, certes, ce n'est pas la réussite brève,
Car le succès persiste et croît depuis dix ans,
Mêlant, quand sur les champs l'humble rideau se lève,
Un souffle d'idéal aux zéphyrs bienfaisants.

Des fleurs, de la verdure en naturel trophée
Les prés autour de soi, les bois devant les yeux ;
Comme lustre, là-haut, le soleil dans les cieux...

Point d'entraves où la pensée est étouffée :
Librement prend son vol l'Art fier ou gracieux,
Dans un décor d'idylle ou de conte de fée.

Côté Jardin

(où l'on bêche)

Les Coulisses

Vouloir approfondir, c'est risquer de changer
Un plaisir pour la peine, hélas ! toujours voisine ;
Est-il rien de plus fou que de se déranger
Pour voir, en un serpent, s'achever Mélusine ?

A sa toilette, en paix, laissez votre cousine,
N'eût-elle que vingt ans. C'est toujours un danger,
Quand on est délicat, d'entrer par la cuisine
Avant d'aller s'asseoir dans la salle à manger.

Dans un rire, combien peut-il tenir de larmes ?
Quelles âmes de boue ou des corps pleins de charmes !
C'est du fumier que le parfum des fleurs est fait.

Lorsqu'au théâtre donc nous trouvons nos délices,
A l'orchestre, au balcon, jouissons de l'effet :
Revers de la médaille, évitons les coulisses.

Henri SECOND.

A. WALSER. Martin.

Cl. Panathénées.

La Nouvelle-Scène. — « *Alkestis,* » *acte Ier, scène III.*

LE THÉATRE EN GRÈCE

Les progrès réalisés par le théâtre en Grèce, en deux seules années, sont vraiment surprenants, et je crois qu'il n'est nul exemple dans l'histoire théâtrale d'aucun pays d'Europe d'une régénération aussi complète et aussi rapide.

La « Nouvelle-Scène, » mais surtout le « Théâtre-Royal, » ont fait, en si peu de temps, de véritables prodiges, et avant de rentrer dans le détail de l'œuvre accomplie par chacun de ces deux théâtres, il convient d'adresser à M. Stéphanos (1) comme à M. Christomanos (2) un hommage ému et reconnaissant.

La Nouvelle-Scène. — La Nouvelle-Scène, c'est le Théâtre-Antoine de la Grèce, c'est le théâtre moderne, c'est le théâtre libre, et c'est sous ce triple aspect qu'elle apparaîtra devant la critique de l'avenir.

C'est certes le théâtre qui nous a donné une curieuse et superbe représentation de l'*Alkestis*, d'Euripide ; c'est encore celui qui nous a fait goûter le classicisme charmant de Goldoni, dans la *Locandiera,* mais c'est surtout le théâtre qui a mis à la scène Ibsen, Tolstoï, d'Annunzio, Bracco et Tourguenieff et qui nous révélait hier encore l'existence d'un dramaturge hellène de premier ordre, de ce jeune Cambissis que nous avons tous connu, que tous nous avons pleuré, mais dont aucun de nous ne soupçonnait exactement l'envergure dramatique.

L'*Alkestis,* d'Euripide, a été jouée pour la première fois, il y a deux ans et demi, au Théâtre-Municipal à l'occasion du cinquantenaire de l'École Française d'Athènes. Représentée à grands frais de décors et de costumes, elle marqua à son époque, car depuis nous avons marché de l'avant, comme un événement théâtral de premier ordre et restera l'œuvre classique par excellence du répertoire de M. Christomanos.

La *Locandiera,* de Goldoni, rendue d'une façon exquise par M. Poriotis, dont nous aurons, j'espère, l'occasion d'applaudir cette année au Théâtre-Royal la traduction de la *Mégère apprivoisée,* a fait et fera encore longtemps, je l'espère, les délices de tous ceux qui goûtent le vrai théâtre naturel et amusant sans effort d'esprit ni renfort de rosseries.

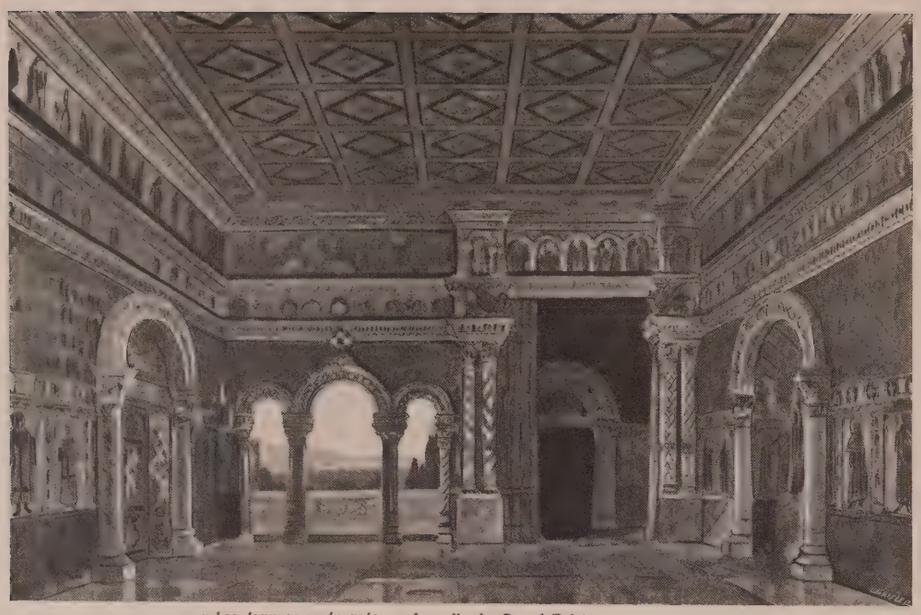
Cl. Cavras.

Quoique je m'en voudrais de citer ici des noms d'artistes qui à l'étranger ne disent absolument rien, je ne puis résister à la tentation de signaler l'interprétation hors ligne de Mme Hélène Passayanni, qui a incarné ce rôle de Mirandolina, la locandière, d'une façon remarquable. C'est, j'estime, la meilleure pensionnaire de la Nouvelle-Scène, car à un naturel parfait elle joint une diction impeccable. Voilà pour le classique à ce théâtre.

Nous ne parlerons pas de *Ma Bru,* un grand succès ; nous passerons également sur *Main Gauche,* la *Parisienne* et le *Marquis de Villemer ;* nous semblerons ignorer la spirituelle *Nelly Rozier* pour arriver plus vite et tout droit à l'œuvre principale de M. Christomanos, à ce qui fait la raison d'être de son théâtre et à ce qui constituera son titre de gloire. C'est d'avoir pu donner à Athènes, devant un auditoire rendu sceptique par tant de tentatives antérieures, devant un public qui se rendait à la Nouvelle-Scène par curiosité, pour tuer le temps et surtout pour pallier à la rigueur des longues nuits estivales, quinze fois *Edda Gabler,* dix fois le *Canard Sauvage ;* d'avoir fait pleurer au *Pain Étranger,* de Tourguenieff, d'avoir fait applaudir en hiver le *Rêve d'une Matinée de Printemps,* de d'Annunzio et d'avoir ému avec la *Puissance des Ténèbres,* de Tolstoï.

(1) Directeur du Théâtre-Royal.
(2) Directeur de la Nouvelle-Scène.

Mme Hélène Passayanni.



« Les Isaures », Ier acte. — La salle du Grand-Palais.

Le Théatre-Royal. — Tout autre était le but du Théâtre-Royal, tout autre aussi a été son œuvre.

Sous l'éminent patronage de Sa Majesté le Roi, sous la direction habile et libérale (je reviendrai sur ce mot par la suite) de M. Stéphanos, sous la tutelle artistique éclairée de M. Economos, le Théâtre-Royal a accompli des prodiges dont ici peut-être nous ne nous faisons pas une idée bien juste.

La première année a été une année d'essais, de tâtonnements, pour ainsi dire. L'année passée, le Théâtre a monté, avec un luxe inconnu jusqu'alors en Grèce et vraiment grandiose, le charmant *Songe d'une Nuit d'Eté* de Shakespeare, qui a fait sensation, qui a eu je ne sais plus combien de représentations. Puis c'est le *Prodigue*, un conte féerique qui avait triomphé à Vienne et qui, à Athènes, a eu un aussi heureux sort. Monté également d'une façon éblouissante, il a soutenu à plusieurs reprises les feux de la rampe. Voilà les deux faits capitaux de l'avant-dernière saison.

Mais cet hiver le Théâtre-Royal s'est surpassé. Pour en juger, il suffira de reproduire *grosso modo* le répertoire de la saison 1903-1904.

Œuvres Classiques : Eschyle, l'*Orestie;* Sophocle, *Œdipe Roi, Antigone;* Shakespeare, le *Conte d'Hiver*, la *Mégère apprivoisée;* Molière, *Amphytrion;* Gœthe, *Iphigénie en Tauride.* — Pièces Modernes : A. Dumas fils, *Denise;* Mæterlinck, *Monna Vanna;* Moser, la *Guerre en Paix*, le *Bibliothécaire* ; *Gaveau, Minard et Cie.* — Ouvrages Néo-Grecs : *Mérope*, de M. Bernardaky ; les *Isaures*, de M. Cléon Rangabé, ministre à Berlin, et enfin l'*Enfant*, un petit acte de M. Tsokopoulos.

Nous serions impardonnables de passer sous silence, en dépit de l'espace qui nous est compté, la triomphale représentation de l'*Orestie*, la célèbre trilogie d'Eschyle avec laquelle le Théâtre-Royal a fait sa réouverture cette année et qui a été précédée le premier soir par le couronnement du buste du grand tragique grec et la récitation d'un poème de circonstance dû à la plume ailée de notre grand poète contemporain, M. Kostis Palama.

Mme Sapho Léandron,
Impératrice Irène, des *Isaures*.

M. Ed. First,
Empereur Constantin, des *Isaures*.

Interprétation supérieure à tout ce qu'on pouvait attendre d'artistes qui se sont faits d'eux-mêmes ; mise en scène de tout premier ordre, costumes et figuration brillantes, voilà quel a été le bilan de cette tentative artistique. Et puisqu'il faut parler du traducteur et de la traduction qui ont donné lieu aux désordres dont l'écho est arrivé jusqu'en France, bornons-nous à dire que cette traduction, sorte de compromis entre la langue populaire et la langue épurée, n'a peut-être pas été très heureuse. Mais si au point de vue purement esthétique, l'œuvre de M. Sotiriadès n'est pas sans reproche, au point de vue linguistique au contraire, elle ne méritait pas les attaques furieuses dont elle a été l'objet et justifiait encore moins les désordres dont quelques étudiants, fanatisés par un discours scholastique, se sont rendus coupables.

M. Stéphanos en accueillant au Théâtre-Royal la langue mixte de l'*Orestie*, comme il avait accueilli la langue populaire de la traduction d'*Antigone*, de M. Manos et celle épurée de *Œdipe Roi*, de M. Vlachos, a fait preuve d'un libéralisme qui en Grèce comme dans tous les pays est un titre suffisant à l'estime des gens impartiaux.

Le *Conte d'Hiver*, de Shakespeare, traduit par notre confrère M. Caclamanos, a obtenu un succès non moins grand ainsi que l'*Œdipe Roi*, de Sophocle, rendu d'une façon magistrale par M. Vlachos.

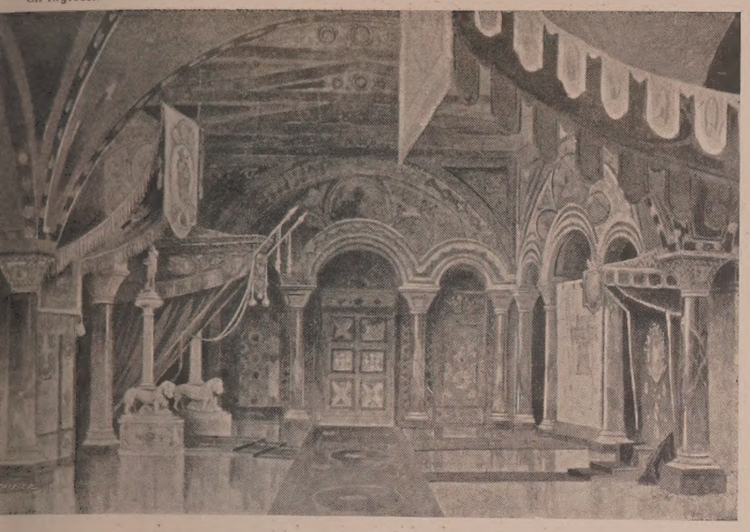
Les *Isaures*, le drame byzantin de M. Cléon Rangabé étaient attendus à Athènes avec autant d'impatience par le grand public que de curiosité par le monde des lettres. La personnalité de M. Rangabé, qui occupe à Berlin le haut et très délicat poste de représentant de la Grèce auprès de la cour impériale, a contribué surtout à faire de cette première un évent théâtral de premier ordre, car à une carrière diplomatique brillante, M. Cléon Rangabé joint un passé poétique des plus distingués. L'auteur des *Isaures* a jadis fait applaudir sur la scène et fait goûter aux érudits deux ou trois drames dont deux au moins, *Théodora* et la *Duchesse d'Athènes*, ont une réputation mondiale. Il faut préciser d'abord ce que sont les Isaures ou Iconoclastes ; les empereurs grecs qui règnèrent à Byzance durant les VIIIe et IXe siècles de notre ère et qui sont connus dans l'histoire pour la lutte entreprise contre les cléricaux de l'époque et dans l'histoire du droit par un ensemble de reformes législatives qui font grand honneur à leur mémoire.

Dans leur lutte contre la théocratie qui régnait alors dans tout l'empire d'Orient, ils furent appelés à sévir contre le culte exagéré voué aux icônes, d'où leur nom d'Iconoclastes.

Le drame de M. Rangabé, dont l'action se déroule vers 780 après J.-C., met aux prises l'impératrice Irène, femme de Léon IV, Isaure et son fils Constantin qui a hérité de ses ancêtres l'hé-

Mlle Marie Cotofouli,
Théodote, *des Isaures*.

Cl. Inglessi.



*Les « Isaures », Acte IV*e. — La salle du Trône.

ritage iconoclaste. Toute l'action est une alternative de succès tantôt pour les idées libérales que représente Constantin, tantôt pour les principes orthodoxes dont Irène s'est faite le champion et le dénouement nous fait assister à la défaite de Constantin qui est aveuglé sur les ordres de sa mère et qui, privé de la vue, se réfugie dans un cloître.

Voilà l'œuvre de M. Rangabé, œuvre forte, intéressante, bien agencée et avec ça et là des scènes de premier ordre.

Si la pièce n'a pas été appréciée par tous comme elle aurait dû l'être, cela tient à deux causes, d'abord à la langue dans laquelle elle est écrite, un peu revêche, et ensuite dans l'ignorance où est le grand public et même le public lettré, des choses de Byzance. Je me permettrai de faire un seul reproche à M. Rangabé et c'est de n'avoir pas suffisamment exposé son sujet. La question iconoclaste méritait un développement qu'il aurait été facile à l'auteur de nous fournir dans un monologue de comparse.

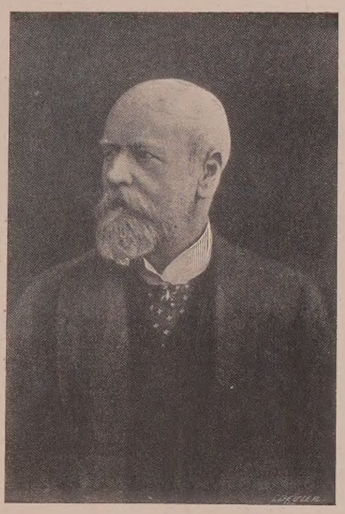
Le sujet ainsi posé, l'intérêt du public aurait été double pour les événements qui se déroulent et dont autrement il ne perçoit pas la cause intime.

Mais j'estime que l'œuvre à laquelle les petits défauts ne manquent certes pas, présente dans son ensemble un intérêt dramatique exceptionnel et marque une étape dans l'histoire du théâtre grec. C'est d'ailleurs l'avis quasi-général et il est à souhaiter que le Théâtre-Royal, qui a maintenant une mise en scène byzantine complète, ne néglige aucune occasion de nous familiariser avec cette période de l'histoire hellénique plus remplie que tout autre d'événements dramatiques.

Et puisque nous avons parlé pour la « Nouvelle-Scène » de M^me^ Passayanni, il convient de mettre hors de pair dans l'excellente troupe du « Théâtre-Royal », M^lle^ Anna Frangopoulo d'une part et M. First de l'autre.

De M^lle^ Frangopoulo nous dirons deux mots, quand nous parlerons de la classe dramatique au Conservatoire et des collaborateurs de M. Truffier ; quant à M. First, il suffira de dire que c'est un artiste de talent et de race.

La Classe Dramatique a l'Odéon. — Au tableau que nous avons esquissé, tableau riant mais vivant à la fois, il y a une ombre et une seule que peut-être nos lecteurs ont aperçue, mais qu'en tous cas, moi, je ne saurai masquer : c'est le manque de tout enseignement dramatique préliminaire. Jusqu'à ces derniers temps, en effet, il n'y avait pas de Conservatoire dramatique en Grèce et les acteurs qui se succédaient sur les diverses scènes étaient fils de leurs œuvres, tout au plus quelques-uns, les plus jeunes, avaient-ils reçu quelques notions rudimentaires du professeur de déclamation qu'Athènes avait à seul mettre en avant, le bon M. Sigallas, qui faisait tout ce qu'il pouvait pour transmettre à ses élèves le feu ardent qui dévorait son âme, mais dont souvent les moyens trahissaient les généreuses intentions. Cela ne pouvait durer. L'année dernière, le Conservatoire d'Athènes, l'Odéon comme on dit chez nous, songea à réparer cette lacune et à instituer, à côté de ses classes d'instruments et de chant, un cours de déclamation.



M. Cléon Rangabé,
Ministre de Grèce à Berlin, auteur des *Isaures*.

M. Nazos, l'éminent directeur de l'Odéon fit appel pour fonder et organiser cette classe au concours éclairé de M. Truffier, qui muni de l'autorisation et d'un congé en règle de M. Claretie, vint à Athènes mettre en marche une œuvre au but si noble et que la Grèce entière souhaitait voir aboutir. Les péripéties du voyage de l'aimable sociétaire de la Comédie-Française ont fait l'objet d'un long récit écrit par lui-même dans la *Revue Illustrée*. Je n'y reviendrai donc pas, préférant donner ici, comme M. Truffier lui-même me les a indiquées, les bases de l'organisation dramatique au Conservatoire d'Athènes.

L'enseignement dramatique durerait trois ans et comprendrait :

1° Une classe de lecture expressive, histoire du théâtre et analyse dramatique ; 2° une classe de déclamation, de jeu et de mise en scène ; 3° une classe de maintien, de danse et d'escrime.

L'enseignement serait totalement gratuit et donné à tous ceux, jeunes gens et jeunes filles, qui auraient satisfait à l'examen d'entrée, passé tous les ans devant un jury nommé à cet effet. La sortie s'effectuerait par voie de concours, duquel les lauréats rempliraient de droit les vides au Théâtre-Royal.

Le programme que m'exposait M. Truffier, au cours des nombreuses conversations que nous eûmes ensemble, a été suivi presque à la lettre. Le premier cours a été confié à M. Vlachos, un des premiers hommes de lettres de la Grèce contemporaine et sur la recommandation de M. Truffier lui-même ; le second a été remis aux mains expertes de M^lle^ Frangopoulo, du Théâtre-Royal, qui a fait toutes ses études artistiques à Paris et qui joint à des connaissances profondes du théâtre un talent de tout premier ordre. Enfin, la danse, le maintien et l'escrime sont enseignés à l'Odéon par M. Roger, un professeur français très réputé à Athènes.

L'école dramatique fonctionne depuis lors ; assez nombreux sont les élèves qui suivent ses cours et grands sont les résultats que l'on en doit espérer.

Le premier pas est fait ; désormais le Théâtre Grec a droit de cité parmi les Théâtres de l'Europe et le moment n'est pas éloigné croyons-nous, où l'art dramatique retrouvera dans le pays d'Eschyle, de Sophocle et d'Aristophane sa splendeur d'antan perdue dans une obscurité de plusieurs siècles

De VISÉ.

Cl. Brehringer

Théâtre-Royal. — Foyer du public.

La Mode au Théâtre

Avec les réouvertures qui se succèdent presque chaque jour, il est possible déjà de relever certaines indications qui permettent de préciser les tendances de la mode pour cet hiver. Il ne semble pas que les changements de saisons aient porté atteinte sensiblement à la grande vogue dont jouît le blanc, l'hiver dernier, faveur qui se poursuivit durant tout l'été et que l'hiver qui vient pourrait bien consacrer de nouveau. Que de toilettes immaculées! certains coins de loges, certains groupements à l'orchestre évoquent des ressouvenirs de la symphonie en blanc majeur de Théophile Gautier.

Luisances des soies, chatoiements des taffetas, éclats des satins, moires des velours, transparences des gazes et des linons, matités des crépons et des étamines, que sais-je ? Toutes les vibrations, toutes les ondes de la gamme des blancs forment un vaste chœur de nuances claires qui viennent doucement caresser l'œil des délicats éblouis et charmés.

Il n'est que juste d'ajouter que la coquetterie féminine ne perd rien à cette simplicité qui n'est qu'une apparence et une feinte.

Il y a telles de ces toilettes en broderies, en dentelles, enrichies d'incrustations, égayées de floraisons en relief qui sont de véritables chefs-d'œuvre.

Il serait téméraire de tirer des pronostics définitifs, dès ce commencement de saison, au sujet des chapeaux.

Le succès théâtral de *Varennes* avait eu sa répercussion dans les modes en déterminant la vogue du chapeau Louis XVI à larges bords, à haute calotte, compliqué de plumes et de rubans, qui est certes une jolie, très jolie coiffure, mais dont le moindre défaut est d'être très volumineux.

Nous avons, cet été, entendu plus d'un esprit perspicace déplorer par avance l'envahissement par ces coiffures démesurées des orchestres et des galeries de nos théâtres.

Le fait est que le hasard qui situe un spectateur derrière un de ces monuments empanachés et enguirlandés, le place du même coup dans la situation lamentable du monsieur qui regarde un mur, une porte, un obstacle, derrière lesquels il se passe quelque chose, Ce n'est pas assurément pour contempler un unique chapeau, fut-il un chef-d'œuvre, qu'un honnête homme se rend au théâtre et y paye sa place huit francs.

Ce fut une agréable surprise, ces soirs derniers, pour quelques-uns que je sais bien, de constater que pour l'instant les dames montrent sur ce point une relative mais encore aimable discrétion. Ce n'est point qu'on ne rencontre de ces monstres jolis dont la carrure exagérée semble narguer les infortunés, devant lesquels ils s'érigent, et leur dire : « Tu ne verras rien, rien que moi, du moins ! » Mais ils sont, disons-le, en minorité et avec d'adroites manœuvres, comme ils sont souvent isolés, on peut encore éviter leur redoutable voisinage.

De ces deux constatations, nous tirerons donc le pronostic suivant : cet hiver, au théâtre, nous verrons beaucoup de dames en blanc et nous pourrons d'autant mieux les voir que nous n'aurons plus devant les yeux, qu'exceptionnellement, des chapeaux bouchant tous les horizons.

Ainsi soit-il !

INTÉRIM.

LIVRES A LIRE

De M. Alcanter de Brahm, à la « Bibliothèque de la Société des Poètes français », 227, rue de Vaugirard, les *Voix anciennes*, recueil de poésies, dont toute l'allure à la fois originale et comme lointaine charme exquisement.

Au point de vue de la forme, l'auteur jeune s'exprime à l'encontre des formules vieillies « qui emprisonnent et contraignent l'Idée » ; sa rime est libre, et cependant la poésie n'en hante pas moins sa pensée et son verbe. Je citerai de l'ouvrage, particulièrement : la *Légende du Kolonger de Hohenbourg*, en Vieille-Alsace, *au temps où l'esprit pur planait de par le monde* ; le *Songe de Délia*, poème antique, en un acte ; le *Cantique des cantiques*, paraphrase en vers libres, et surtout le *Vin du soir*, méfait de Jacquerie sombre, rouge de sang et rouge de flamme, dont l'expression farouche est accrue par le tour du langage voulu brut et moyennâgeux.

J'aime beaucoup l'offrande de son œuvre faite par l'auteur, modestement, à « sa mère et à sa bonne tante François ». Ce détail minime, que beaucoup ne remarqueront, signale un caractère.

Récemment apparue dans les librairies, la *Cinthia*, de Joseph Meunier. Elle est née au chaud soleil d'Orange, cette *Cinthia ;* sa représentation devant le Mur fut saluée de bravos dont la répercussion est venue jusqu'ici ; les gazettes parisiennes, en effet, firent le plus grand éloge de cette œuvre : drame antique simple et de grande émotion, qui s'exprime en vers de tenue haute et sobre, selon l'antique. (Fasquelle, édit.)

Au « Mercure de France », publication de la *Sémiramis*, de Péladan, représentée aux Arènes de Nîmes, le 24 juillet dernier, avec le très grand succès que l'on sait.

Le *Livre-Album de Rouveyre*, tenant 150 caricatures théâtrales, est bien l'ouvrage de librairie qui a obtenu le plus de faveur cet été. Tous les intéressés à la vie de Paris ont voulu voir puis garder ce recueil où sont représentés, avec les tics particuliers accusateurs de leurs manies, les Principaux du Théâtre : Claretie et Le Bargy, Le Bargy et Bartet, Guitry et Brandès, Sarah Bernhardt et de Max, Galipaux grimaçant, le trio fort réussi Flers-Caillavet-Terrasse et le duo non moins bien venu Réjane-Marié de l'Isle.

Deux préfaces de Catulle Mendès et de La Jeunesse et une série de chroniques de Nozière ajoutent de l'intérêt à l'attrait de ces curieuses images, (Albin Michel, édit.)

La société mondaine fait ses délices d'un bien joli livre nouveau : *O Nature !...* consacré par Richard O'Monroy aux scènes de la vie élégante et gaie.

Un nouveau livre de Paul Adam est toujours un grand événement littéraire. Signalons donc à la librairie Ollendorff le *Troupeau de Clarisse*, œuvre tour à tour exquise et puissante, où, dans une histoire d'un « modernisme suraigu, les pages d'amour et de lyrisme succèdent à de fiers et libres commentaires sur les questions qui nous sollicitent le plus passionnément.

A. Rouveyre, par Cappiello.

Un volume de Jean Lorrain, sous couverture illustrée en couleurs de Magnien : *Fards et Poisons*, à la librairie Ollendorff. Le titre est admirable et il dit à lui seul ce qu'est ce livre étrange, inquiétant et passionnant, dans lequel Jean Lorrain s'affirme plus que jamais comme le peintre impitoyable de la société contemporaine.

L'École des Amants, le roman de Pierre Corrard, n'a désormais plus rien à envier à l'*École des Maîtresses*. Le succès qu'obtient cette seconde école, égale celui de la première et le dépassera bientôt, pour peu que continue la vogue. Rarement une aussi amusante fantaisie avait encore été écrite.

Le roman se présente sous une couverture en couleurs de Préjelan, indicatrice suggestive de ses audaces. (Albin Michel, édit.)

Dans *La Joie d'aimer...*, qui vient de paraître chez les éditeurs Calmann-Lévy, l'auteur de *Amitié amoureuse* a su, avec une simplicité tragique et une délicatesse supérieure, traiter un sujet d'amour hardi et troublant. Ce roman mondain vécu, de psychologie profonde, est appelé, par sa forme et par son fonds, à passionne le lecteur.

G. F.

Quelques silhouettes theatrales d'André Rouveyre.

Le Gérant : Charles RICHARD

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

CARTES D'ABONNEMENT D'EXCURSIONS EN BRETAGNE

Abonnements individuels

Il est délivré jusqu'au 31 Octobre, des cartes d'abonnement spéciales permettant de partir d'une gare conque (grandes lignes) du réseau de l'Ouest pour une gare au choix des lignes désignées ci-dessous, arrêtant sur le parcours ; de circuler ensuite à son gré pendant un mois non seulement sur ces lignes, aussi sur tous leurs embranchements qui conduisent à la mer et, enfin, une fois l'excursion terminée evenir au point de départ avec les mêmes facilités d'arrêt qu'à l'aller.

Carte I. — Sur la côte nord de Bretagne : 1re classe, 100 fr. ; 2e classe, 75 fr.. Parcours : gares ligne de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et des embranchements de cette ligne uisant à la mer.

Carte II. — Sur la côte sud de Bretagne : 1re classe, 100 fr. ; 2e classe, 75 fr. Parcours : gares ligne du Croisic et de Guérande à Châteaulin et des embranchements de cette ligne conduisant à la mer.

Carte III — Sur les côtes nord et sud de Bretagne : 1re classe, 130 fr. ; 2e classe, 95 fr. Parcours : s des lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et de Brest au Croisic et à Gué- e et des lignes d'embranchement conduisant à la mer.

Carte IV. — Sur les côtes nord et sud de Bretagne et lignes intérieures situées à l'ouest de celle de t-Malo à Redon : 1re classe, 150 fr. ; 2e classe, 110 fr. Parcours : gares des lignes de Granville à t (par Folligny, Dol et Lamballe), de Brest au Croisic et à Guérande et des lignes d'embranchement la mer, ainsi que celles des lignes de Dol à Redon, de Messac à Ploërmel, de Lamballe à Rennes, de n à Questembert, de Saint-Brieuc à Auray, de Loudéac à Carhaix, de Morlaix et de Guingamp à orden.

ABONNEMENTS DE FAMILLE

Toute personne qui souscrit en même temps que l'abonnement qui lui est propre, un ou plusieurs s abonnements de même nature en faveur des membres de sa famille ou domestiques, habitant avec bénéficie pour ces cartes supplémentaires de réductions variant entre 10 et 50 o/o suivant le nombre artes délivrées.

Pour plus de renseignements consulter le Livret-Guide illustré du réseau de l'Ouest, vendu 0 fr. 30, les bibliothèques des gares de la Compagnie.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Viâ CALAIS)

La gare de Paris-Nord située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands Express péens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la ie, la Chine le Japon, la Suisse l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

VICES RAPIDES entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

5	express	dans	chaque	sens	entre	Paris et Bruxelles	Trajet en 4 h. 30
3	—	—	—	—		Paris et Amsterdam	— 9 h.
5	—	—	—	—		Paris et Cologne	— 8 h.
4	—	—	—	—		Paris et Francfort	— 12 h.
4	—	—	—	—		Paris et Berlin	— 8 h.
		par le Nord-Express					— 16 h.
		par le Nord-Express, bi-hebdomadaire					— 51 h.
2	express	dans	chaque	sens	entre	Paris et Saint-Pétersbourg	— 46 h.
1	express	dans	chaque	sens	entre	Paris et Moscou	— 62 h.
2	—	—	—	—		Paris et Copenhague	— 28 h.
2	—	—	—	—		Paris et Stockholm	— 43 h.
2	—	—	—	—		Paris et Christiania	— 53 h.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VILLES D'EAUX DESSERVIES PAR LE RÉSEAU P.-L.-M.

1° Billets d'Aller et Retour collectifs (de famille)

La Compagnie délivre, du 15 Mai au 15 Septembre, dans toutes les gares de son réseau sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classes, pour les stations thermales suivantes : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains ; (Aix-les-Bains, Marlioz), Baume-les-Dames (Guillon), Besançon, Bourbon-Lancy, Carpentras (Montbrun), Cette (Balaruc), Chambéry (Challes), Charbonnières-les-Bains, Clermont-Ferrand (Royat), Coudes-Saint-Nectaire, Digne, Die (Le Martouret, Sallières-les-Bains), Divonne-les-Bains, Euzet-les-Bains, Evian-les-Bains (Amphion), Genève (Champel), Grenoble (Uriage), Groisy-le-Plot-la-Caille, La Bastide-Saint-Laurent-les-Bains, Le Fayet-Saint-Gervais, Le Lue et Le Cannet (Pioule), Lépin-Lac-d'Aiguebelette (La Bauche), Lons-le-Saunier, Manosque (Greoulx), Menthon (Lac d'Annecy), Montélimar (Boudonneau), Montpellier (Palavas), Montrond (Montrond Geyser), Moulins (Bourbon-l'Archambault), Moutiers-Salins (Salins-Brides), Pontcharra-sur-Bréda (Allevard), Pougues-les-Eaux, Rémilly (Saint-Honoré-les-Bains), Riom (Châtelguyon, Châteauneuf), Roanne (Saint-Alban), Sail-sous-Couzan, Saint-Georges-de-Commiers (La Motte-les-Bains), Saint-Julien-de-Cassagnas (Les Fumades), Saint-Martin-Sail-les-Bains, Salins (Jura), Sautenay, Sarrians-Montmirail, Sauve (Fonsange-les-Bains), Thonon-les-Bains, Vals-les-Bains-la-Bégude, Vaudenesse-Saint-Honoré-les-Bains, Vichy (Vichy-Cusset), Villefort (Bagnols).

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes) le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes. — Validité : 33 jours, facu té de prolongation. — Arrêts facultatifs

2° Billets d'Aller et Retour individuels

La Compagnie délivre, du 15 Mai au 30 Septembre, dans toutes les gares de on réseau, des billets d'aller et retour de 1re, 2e et 3e classes comportant une réduction de 25 % en 1re classe, et de 20 % en 2e et 3e classes, pour les stations thermales dénommées ci-dessus.

Validité : 10 jours (non compris les jours de départ et d'arrivée). Faculté de prolongation.

Arrêts facultatifs.

Faire la demande de billets 4 jours à l'avance à la gare de départ.

NOTA — Il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet collectif de stations thermales et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt), à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre la gare de départ et le lieu de destination mentionné sur le billet collectif.

Billets directs simples de PARIS à ROYAT et à VICHY

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de Paris à Royat est la voie « Nevers-Clermont-Ferrand ».

de PARIS à { Royat, 1re classe, 47 fr. 70. — 2e classe, 32 fr. 20. — 3e classe, 21 fr.
Vichy, 1re classe, 40 fr. 90. — 2e classe, 27 fr. 60. — 3e classe, 8 fr.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Relations rapides entre Paris et les Stations thermales du Centre

En sus des deux trains express qui desservent pendant toute l'année les stations thermales de **Néris**, du **Mont-Dore** et de **La Bourboule**, la Compagnie d'Orléans vient de mettre en marche, pour toute la durée de l'été, deux nouveaux trains express spécialement destinés aux relations entre **Paris** et ces stations thermales.

Voici l'horaire de ces quatre trains :

ALLER	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.
PARIS-QUAI D'ORSAY, départ	8 h. 38 m.	8 h. 56 m	8 h. 9 s.	8 h. 16 s.
CHAMBLET-NÉRIS, arrivée	2 h. 52 s	2 h. 34 s.	3 h. 39 m	3 h. 54 m
LA BOURBOULE, arrivée	6 h. 17 s.	5 h. 36 s.	6 h. 55 m.	6 h. 38 m.
LE MONT-DORE, arrivée	6 h. 35 s.	5 h. 54 s	7 h. 18 m.	7 h. 2 m.
RETOUR	**Du 8 au 30 Juin inclus.**	**Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.**	**Du 8 au 30 Juin inclus.**	**Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.**
LE MONT-DORE, départ	11 h. 40 m.	1 h. 1 s.	8 h. 5 s	8 h. 15 s.
LA BOURBOULE, départ	midi 6.	1 h. 19 s.	8 h. 22 s	8 h. 32 s.
CHAMBLET-NÉRIS, départ	3 h. 36 s.	4 h 13 s.	10 h 31 s	10 h. 16 s.
PARIS-QUAI D'ORSAY, arrivée	10 h. 1 s.	9 h 56 s.	6 h 27 m.	6 h 12 m.

Un wagon-restaurant est attelé aux deux express de jour.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 millions de francs entièrement versés.

SIEGE SOCIAL : 14, rue Bergère

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra — PARIS.

Président du Conseil d'administration :
M. MERCET O. ✱.

Directeur général - Administrateur :
M. Alexis ROSTAND O. ✱.

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

...à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de chèques, Lettres de crédit, Ordres de Bourse, Avances sur titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en province et à l'Etranger, Garde de titres, Prêts hypothécaires maritimes. Garantie contre les risques de remboursement au pair. Paiement de coupons, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

...omptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : ..., rue Bergère, 2, place de l'Opéra, 147, boulevard Saint-Ger..., et dans les principales Agences.
...clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combi...aison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le loca...aire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées

...6 mois jusqu'à 1 an	1 ½ %
...delà de 1 an jusqu'à 18 mois	2 %
...delà de 18 mois jusqu'à 2 ans	2 ½ %
...delà de 2 ans	3 %

Maison de premier Ordre

PRODUITS PHOTOGRAPHIQUES

CRISTALLOS

RÉVÉLATEUR FIXO VIREUR CAMÉLEON

Envoi des Catalogues et Echantillons contre 45 cent.

67, Boulevard Beaumarchais, PARIS

Contre LA CHUTE DES CHEVEUX
Pour le NETTOYAGE de votre CHEVELURE
Faites usage du Merveilleux Pétrole HAHN
ANTISEPTIQUE
Souverain pr développer, embellir et fortifier la Chevelure des Enfants.
ATTENTION ! Il existe des contrefaçons — Exiger le véritable Pétrole HAHN, préparé par F. VIBERT, Lauréat, de Chimie, Fabricant, 47, Avenue des Ponts, à LYON.

Médailles d'Or aux Expositions universelles de Paris 1889-1900
La délicieuse ABRICOTINE P. Garnier est le complément de tout bon repas
EN VENTE chez les négociants et les entrepositaires maisons de comestibles et épiceries fines.

PHOSPHATINE FALIÈRES
ALIMENT DES ENFANTS

DEMANDEZ PARTOUT
le NOUVEAU Papier Citrate **JOUGLA** à 70c LA POCHETTE
C'est le Meilleur

BOUTEILLES ET BOUCHONS
Établissement fondé en 1795
EDARD — ÉDARD ET MELIN
CH. BARREZ, SUCCESSEUR
26, 28, Rue du Dragon, PARIS — 37, Crutched Friars, LONDRES
Seul dépôt des Verreries de Vauxrot (Aisne), de Lourches (Nord) et d'Arques (P.-de-C.). — Capsules métalliques de la Maison MEYNIEU et Cie, Bordeaux. Seul agent à Paris — *Téléphone* 709-39. Adresse teleg. TRADOB.

Exposition de 1900 : Grand Prix
Violet Parfumeur PARIS
SAVON ROYAL DE THRIDACE
SAVON VELOUTINE
Recommandés par les médecins p[r] Hygiène de la Peau et Beauté du Teint

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.
SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 200 MILLIONS
Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*
Succursale : *134, rue Réaumur (Place de la Bourse) ; — 6, rue de Sèvres.*
PARIS
Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans : **3 1/2 0/0**, net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger). — **Souscriptions sans frais.** — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.). — **Escompte et Encaissement de Coupons.** — **Mise en règle de titres.** — **Avances sur titres.** — **Escompte et Encaissement d'Effets de Commerce.** — **Garde de Titres.** — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages.** — **Transports de fonds** (France et Etranger). — **Lettres de crédit et billets de crédit circulaires.** — **Renseignements.** — **Assurances.** — **Services de Correspondant,** etc.
LOCATION DE COFFRES-FORTS
(Compartiments depuis 5 fr. par mois : tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.
69 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue, 404 agences en Province, 1 agence à Londres (53, Old Broad Street), correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

REVUE ALSACIENNE ILLUSTREE
PUBLICATION DE LUXE, TRIMESTRIELLE
Format in-4°. — Sixième Année.
Cette Revue forme chaque année, un volume de 250 pages, contenant environ 200 illustrations dans le texte et 16 à 20 planches hors-texte (eaux-fortes, bois, lithographies, etc.).
Elle étudie la vie et les œuvres des Alsaciens illustres, l'histoire, l'ethnographie, la topographie, les monuments du pays, l'art populaire ancien et le mouvement artistique contemporain, en un mot : tout ce qui contribue à faire mieux connaître et aimer l'Alsace.
Chaque fascicule, en outre, comprend une *Chronique d'Alsace-Lorraine*. Des notices biographiques et nécrologiques y fixent le souvenir des personnages marquants ; les principales publications intéressant la province y sont analysées ; enfin, une rubrique spéciale illustrée de nombreuses gravures, enregistre les *faits et documents* utiles à retenir : littérature, beaux-arts, archéologie, folklore, politique, droit, économie politique, agriculture, commerce et industrie, statistique, etc.
Abonnement pour une année :
STRASBOURG, 15 francs ; ALSACE-LORRAINE, 17 francs ; FRANCE et ÉTRANGER, 19 francs.
A Strasbourg, aux bureaux de la Revue, *27, rue des Serruriers : à Paris, à la* Revue Théâtrale, *60, rue de La Rochefoucauld et chez tous les Libraires.*

LE SAVON VERT DE L'AMIRAL à l'Extrait de FIEL de Bœuf s.g.d.g. FAIT MAIGRIR
LA PARTIE DU CORPS SAVONNÉE
Sans altérer ni la santé ni l'épiderme. la Dze 2 pains 10f (fco France, mdat).
Brochure sur demande SAVON VERT de l'AMIRAL 35, r. La Pelatie, Paris

Le Portrait par la Photographie
PAUL BERGER
62, Rue Caumartin
(Hôtel privé)
Téléphone 269-17
MÉDAILLE D'OR
Exposition Universelle
PARIS 1900

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
NOS ARTISTES
DES THÉATRES ET CONCERTS
Par JULES MARTIN
400 PORTRAITS et BIOGRAPHIES
Seul ouvrage donnant l'AGE EXACT de tous les Artistes.
Préface par ALFRED CAPUS.
Ce volume est en vente à la *Revue Théâtrale*, 60, rue de La Rochefoucauld, PARIS.
ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE DE 3 FR. 50

L'IMMALINE
MARQUE DÉPOSÉE EN 1904
SÈVE CAPILLAIRE
FORTIFIE LA CHEVELURE et lui donne un éclat incomparable. — *Maintient l'ondulation.*
SOUVERAINE contre la CALVITIE
Favorise la repousse par son action énergique sur les bulbes capillaires.
PRIX DU FLACON : 6 fr. — 11 fr. le DEMI-LITRE. — 20 fr. le LITRE.
L. CHOMEAU, Spécialiste, 4, Boul[d] Voltaire, PARIS.
EN VENTE : Salons de Coiffure et envoi *franco contre mandat.*

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DU FIGARO
26, Rue Drouot, 26, Paris
LA COLLECTION de la Revue RELIÉE DE LA Théâtrale 1re SÉRIE
Prix : 18 francs

IDEAL
Marque déposée
Les clichés photographiques des scènes d'intérieur ont été obtenus par les **Appareils** et la **Poudre Éclair IDÉAL.**
Pour tous renseignements, s'adresser à M. d'OSMOND, *39, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS.*

LOUIS BLOT
TAILLEUR
Téléphone 309-89
30, Faubourg Montmartre
RAYON SPÉCIAL DE LOCATION D'HABITS

Nous recommandons ces Spécialités

PASTILLES VOGUET
QUINO-PHOSPHATÉES
Toniques, Fortifiantes, Anti-déperditrices
Contiennent l'extrait sec et les mêmes principes médicamenteux du **Vin Voguet.**
Anémie, Chlorose, Tuberculose, Neurasthénie, etc.
Entretiennent les **forces**, préviennent la **fatigue**, la **soif** chez les **professeurs, chanteurs, militaires, cyclistes, chasseurs, sportsmen,** etc.
Elles sont utiles surtout aux **chanteurs** *par leur action tonique spéciales aux cordes vocales.*
La boîte, **2f. 90**; les 6 boîtes, **16f. 50**
Mandat à la demande franco

LE VIN VOGUET
Combat énergiquement le **mal de mer**, le **soulage** avec **efficacité.**
Il **fortifie** les **cordes vocales**, rend la **voix souple** et **claire.**
L'usage du **VIN VOGUET**, même prolongé, ne cause ni **trouble gastro-intestinal**, ni **constipation**; aucun **alcool** n'entre dans la macération des produits médicamenteux.

CONSULTEZ VOTRE MÉDECIN
VIN VOGUET
AU VIEUX MUSCAT
DU CÉLÈBRE CLOS DE L'ARCHEVÊCHE
"CARTHAGE"
PLUSIEURS MÉDAILLES D'OR DIPLOMES D'HONNEUR

QUINO- Glycéro Phosphate de Chaux QUINQUINA
-PHOSPHATÉ Glycéro Phosphate de Soude KOLA-COCA
Épuisement, Neurasthénie, Anémie, Chlorose, Tuberculose, Dyspepsies, Fièvres paludéennes, Maladies chroniques, Diabète, Convalescence de la Grippe, et des Maladies Fébriles, Allaitement, &a&a&a
MODE D'EMPLOI 2 ou 3 VERRES à MADÈRE par JOUR
PRIX de la BOUTEILLE 5 FRANCS
DANS TOUTES LES PHARMACIES ET L'ETRANGER

Dépôt Général : 44, boulevard Haussmann, en face l'Opéra
PAUL DEFRANCE & Cie, PHARMACIEN. — PARIS-FRANCE

PASTILLES VOGUET
ANTI-DIABÉTIQUES
(Sans Sucre, ni Féculents)
Toniques et régulatrices de la nutrition aux
Glycéro Phosphate de Chaux; Glycéro Phosphate de Soude; Méthyl-arsinate de Soude; Quinquina, Kola, Coca, Bardane.
Diabète, Glycosurie, Affaiblissement général, Anémie, Neurasthénie qui en dérivent
La boîte, **3f. 90**; les 6 boîtes, **22f. 50**
Par mandat-poste franco

Pour ces **TROIS SPÉCIALITÉS** exiger l'Etiquette avec **Deux Moines** et la **Croix**
Se méfier des contrefaçons.

Dépôt du **CARDINAL QUINQUINA**
ABSOLUMENT PUR

Ajouter 85 cent. en mandat et colis postal 3, 6 boîtes